

29



LE MONDE-CAMELOTTE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN TROIS ACTES

MM. COGNARD FRÈRES et A. BOURDOIS

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DU PALAIS-ROYAL, LE 27 AVRIL 1855.

Distribution de la Pièce.

ANDRÉMAR DE LA ROCHE-ARQUE. MM. GIL-PRÉST.
SERAPHIN CHARDONNET. LEROUX.
DOLIBOIS. LEROUX.
LELUC. PIERRE GOSSEL.
LE PÈRE ANDOCHÉ, marchand de zinc. FÉLIX.
UN TAPISSIER. OCTAVE.
UN COCHER. NARON.
UN GARÇON DE CAFÉ. AUGUSTE.

UN CONSOMMATEUR. MM. MICHEL.
UN DOMESTIQUE (FRANÇOIS). LEROUX.
CORNAÏNE DUVALLOIS. M^{lle} GUY.
ROSALBA DESHARNETTES. ALBON.
M^{lle} SAINT-BERNARD. JULIETTE FALSTIER.
LA MÈRE MELON, marchande de quatre-saisons. THÉRAST.
M^{lle} DESRECHASSE, marchande à la toilette. DARTIN.
ROSETTE, domestique. MARY.

Tous les droits réservés relatifs à la propriété littéraire, on ne peut représenter, réimprimer ni traduire cette pièce à l'étranger, sans l'autorisation des Auteurs et Éditeurs.

ACTE I.

Le D^r aux Loges, dans le fort de Saint-Germain. À droite, un café-restauration. Tables, chaises, boîtes.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE PÈRE ANDOCHÉ, LA MÈRE MELON, PROMENEURS ET MARCHANDS AMBULANTS.

CHOEUR.

Am : Galop de la Cour.

Rendez-vous des plaisirs,
Sous-Germain, la Rite des Loges
À droite à ces étages,
Et minuit tous les désirs.

LA MÈRE MELON, portant devant elle une poêle à frire, avec un richelieu.

Qui veut à bon marché

Diner avec délices ?

Et mangent mes saucisses,

On n'est pas dégoûté.

LE PÈRE ANDOCHÉ, se frottant sur le dos.

Colonne, à peu de frais,

Le sel qui vous attire,

Ça colle au cou le verre,

Approchez, c'est tout frais !

REPRISE DU CHOEUR.

(La foule circule.)

ANDOCHÉ. A la fraîche ! qui veut boire ? Ça glace ça glace !

MÈRE MELON. Crêpinettes ! bonnes crêpinettes ! ça brûle ! ça brûle !

ANDOCHÉ. Tiens, c'est vous, mère Melon ?

MÈRE MELON. Bonjour, père Andoché, ça va bien ?

• La mère Melon, Andoché.

ANDOCHÉ. Comme vous voyez... J'étais bien sûr que vous viendriez traîner vos bottines à la fête des Loges, mère Melon !

MÈRE MELON. N'y avait pas besoin de somnambules pour deviner ça... c'est mes habitudes de tous les ans... Comment que ça va, le coco ?

ANDOCHÉ. Oh ! très-bien... v'là déjà trois fois que j'ai rompié mes fontaines.

Am : Tout ça passe au même temps.

J'attrapais tous les poissons,
Je bourgeoie et le griolet ;
Je verse une gaiterie belotée
La coque de mes lunettes,

(Lui passant le coude en riant.)

N'y a pas trop d'égouttes dedans.

MÈRE MELON.

Vous devriez, à mon avis,

Écrite sur votre bazolette :
La fustaine (ter) des innocents.

ANOCHE, riant. Toujours le mot pour rire, la mère Melon !... Ah çà ! vous ne vendez donc plus des quatre saisons ?

MÈRE MELON. A Paris, oui ; mais ici, je fais concurrence aux restaurateurs de Saint-Germain... C'est plus lucratif.

ANOCHE. Et ma filleule, comment qu'elle va ?

MÈRE MELON. Ma fille ? ne m'en parlez pas !... Toujours sa touffe du théâtre !... Elle dit qu'elle a une invocation pour jouer la comédie.

ANOCHE. A-t-elle débüté, finalement ?

MÈRE MELON. Un peu !... aux *Assommoirs* Comiques, rien que ça !... Elle n'en avait pas long à dire ; mais elle a fait un fier effet, n'est-ce ?

ANOCHE. Pas possible !

MÈRE MELON. Elle était en génie, avec des ailes dans le dos... c'était une vraie amour ! Après ça, vous me direz qu'elle est faite comme une moule !...

ANOCHE. Et qu'elle n'est pas empruntée, la petite ?

MÈRE MELON. Oh ! c'est fin comme l'ambre !... Aussi j'espère bien que laquelle sera lancée tout à fait, et qu'elle jouera les princesses, elle pourra trouver à épouser un comte ou un marquis.

ANOCHE. Excusez ! plus qu'à d'ambition !

MÈRE MELON. Un beau mariage, c'est son rêve... Après tout, c'est bien arrivé à la petite Saint-Amand-Amant... vous l'avez connue, vous, la petite Amantaine ?

ANOCHE. Parfaitement.

MÈRE MELON. Eh bien ! elle est comtesse, à c't'heure ! elle a des laquais, une voiture, trois chevaux et un *maître* !... l'écuyer !... Ah ! je me chausserais que mes fesses en attiraient autant, car je suis lasse de traîner mes vultures des quatre saisons... Caussez-elle m'a dit, c'est elle qui a dit : Maman, ça m'a dit que j'aurais des chevaux, d'amies un âne couleur claustrale... Et j'ai l'air, père Anodé !

ANOCHE. Ah çà ! et moi, son parrain, qu'est-ce qu'elle me donnera ?

MÈRE MELON. Oh ! vous pouvez l'être sûr qu'elle ne vous oubliera pas ; car elle a le cœur dans le malin.

ANOCHE. Alors je lui demanderai une belle récompense avec une trompette dorée, pour mettre sur ses épaules.

MÈRE MELON. C'est comme si vous l'avez... mais on attendait bien à ça claustrale, faut qu'il aille chercher des gâteaux.

ANOCHE. Et moi, je vais dévaliser les matrones... j'apèrçus beaucoup de poussière par là-bas, je m'en y vais... Bonne chance, mère Melon !

MÈRE MELON. Et vous parollement, père Anodé.

ANOCHE, sortant. A la fraîche ! qui veut boire ?... ça glace ! ça glace !

MÈRE MELON, s'éloignant par le côté opposé. Crepinottes ! baves crepinottes... ça brûle... ça brûle !

LE CONSERVATEUR, assis auprès d'une dame, à la porte du café. Garçon, ça va !

LE GARÇON, accourant. Voilà ! voilà !

LE CONSERVATEUR. Combien la canette ?

LE GARÇON. quinze sous, monsieur.

LE CONSERVATEUR. Combien, quinze sous ?

LE GARÇON. Non, monsieur... c'est l'habitue le jour de la fête des Légés.

LE CONSERVATEUR, payant. Alors, c'est une fêlée du Bondi que votre fêlée de Saint-Germain : ce jour-là ! Tenez, voilà vos quinze sous !

LE GARÇON. Monsieur ne donne rien au garçon ?

LE CONSERVATEUR. Non, ce n'est pas mon habitude le jour de la fête des Légés. (Il sort avec sa dame.)

LE GARÇON. Ça doit être un homme de lettres. (Il rentre.)

SCÈNE II.

M^{ME} SAINT-BERNARD, M. LEDUC, * un CACIÈRE ou assise les deux.

M^{ME} SAINT-BERNARD. Cocher, ne vous éloignez pas, afin d'être prêt à partir, lorsque nous vous le dirons.

LE CACIÈRE. En vous attendant, madame, je vais remiser dans l'écurie du restaurant ; m'importe me retrouverai ici... Elle a mou beaucoup ?

M^{ME} SAINT-BERNARD. Oui, c'est bon ! (Le cocher sort.)

LEDC. Quelle belle idée de venir à Saint-Germain, dans une seule parolle, où vous n'avez invité à vous accompagner !

M^{ME} SAINT-BERNARD. Que vous êtes aveugle, mon cher Leduc !... mes diables ayant de sorte aujourd'hui une table d'hôte, pour venir à cette fête, j'ai fait comme eux... premièrement pour respirer un peu... secondement, et pour en pointer de nouveaux, et j'en traite l'occasion... Enfin, parce que monsieur Jolibois doit me présenter, ici, un jeune homme de famille que je dois amener chez moi.

LEDC. Ah ! je comprends.

M^{ME} SAINT-BERNARD. C'est heureux. Il faut bien que je fasse mes affaires moi-même, puisque vous ne me recevez plus de pratique.

LEDC. Je fais ce que je peux, mais la concurrence est si grande... Il faut lutter avec les Doyers parisiens, les Doyers de l'Exposition, les Doyers universels... Que suis-je !

M^{ME} SAINT-BERNARD. Dame ! mon cher, vous devriez être plus ardent. — Vous êtes, cher monsieur, sage, mûr, habile... et tout cela pour presider ma table, découper et entretenir la conversation... Je vous ai pris, parce que vous vous nommez Leduc, commandeur de l'Ordre du Caméleon, et lorsqu'on dit M. Leduc... ça fait bien... on s'y laisse prendre ; mais, pour Dieu ! secouez-vous plus activement.

LEDC. Ma chère madame Saint-Bernard, je vous le jure... j'en ai vu vous rappeler qu'avant d'être président de votre table d'hôte, je possédais vingt bonnes mille livres de rentes... et que vous m'aidiez un peu à les croquer.

M^{ME} SAINT-BERNARD. Mon cher ami, je ne l'ai pas oublié, et je le prouve.

LEDC. Oui, vous me traitez comme un caniche à la retraite... j'ai ma pitié.

M^{ME} SAINT-BERNARD. Oh ! moi très-cher... Laissez dormir le passé, et ne nous occupons que du présent.

Ain : Assis du vin, de la gloire et des belles.

Le souvenir à ses poins amers ;
Sans s'arrêter à de fautes discours,
Dans le néant, les choses de négatives,
Mon cher ami, devriez rester toujours.

LEDC.

Monsi l'attendit que vous eussiez bazolette
Dez accorder à qui vous m'aidiez.

* Leduc, M^{ME} Saint-Bernard.

M^{ME} SAINT-BERNARD.

Oh ! non, vraiment ! je reconnais la dette :
Mais je préfère attendre l'avenir.

LEDC. C'est de la probité en caoutchouc !
M^{ME} SAINT-BERNARD. Eh ! mon cher, on fait ce qu'on peut !

SCÈNE III.

LES MÈRES, JOLIBOIS. *

MÈRES, entrant en frusonnant.

La belle nuit !

La belle fête !

La belle nuit ! (Bis) La belle fête !

M^{ME} SAINT-BERNARD. Eh ! voilà Jolibois !
JOLIBOIS. Ah ! enfin, belle dame, je vous trouve donc !... Depuis une heure que je suis descendu de wagon, je vous demande à tous les marchands de m'indiquer d'ailleurs... Bonjour, Leduc, bonjour !

LEDC, froidement. Monsieur, j'ai bien l'honneur...

M^{ME} SAINT-BERNARD. Vous êtes seul ?... Et ce jeune homme que vous deviez me présenter ?

JOLIBOIS. Il va venir... je lui ai demandé de venir avec moi. (Bis) Ah çà ! nous dînons ensemble ?

M^{ME} SAINT-BERNARD. Volontiers.

JOLIBOIS. Mais le vin me gêne... j'ai beaucoup de choses à vous dire... beaucoup de choses !

LEDC, à part. Ce garçon-là me donne sur les nerfs.

JOLIBOIS. Dites-moi, monsieur Leduc, en ce que vous n'avez pas aux macarons ?

LEDC, fâché. Monsieur, il est généralement peu content de tirer aux macarons, quand on porte à sa boutonnière...

JOLIBOIS. Oh ! l'ordre du Caméleon !

LEDC. That ! qui suis commandeur, monsieur... ibidem de toutes les couleurs. (Bis à Madame Saint-Bernard) J'ai retenu un cabinet, commodité.

M^{ME} SAINT-BERNARD. Dites-moi, mon cher Leduc... Jolibois a beaucoup de choses à me dire ; je vais dîner avec lui.

LEDC. Eh bien ! et moi ?

M^{ME} SAINT-BERNARD. Vous dînerez de votre côté.

LEDC, à demi-voix. Ah ! c'est que... j'ai oublié mon bureau.

M^{ME} SAINT-BERNARD, à demi-voix. Dites-moi franchement que vous n'avez pas le sou.

LEDC, à demi-voix. Ça revient au même, mais la première location me convient mieux.

M^{ME} SAINT-BERNARD, à demi-voix. Vous savez bien que mon bureau est la vérité.

Tenez, voici mon porte-monnaie ; il y a dedans plusieurs de mes adresses... Tâchez d'en distribuer adroitement.

LEDC, prenant le porte-monnaie. Au fait, j'aime mieux ça, car votre Jolibois m'en a dit autrement.

JOLIBOIS. Partons-nous, belle dame ?

M^{ME} SAINT-BERNARD, à Jolibois. Je suis à vous.

LEDC. Ah çà, je vous retrouverai, j'espère, vous me reconduirez ?

* Leduc, Jolibois, M^{ME} Saint-Bernard.

* Leduc, M^{ME} Saint-Bernard, Jolibois.

H^U SAINT-BERNARD. Oui, oui, nous viendrons prendre le café ici. *(Ils sortent.)*

SCENE IV.

LEDC, puis LA MÈRE MELOU, LE COCHER, et LE GARÇON DU RESTAURANT.

LEDC. Je me suis sûr qu'elle va m'oublier et ne planter là, pour ce Jobbia... pour ces autres jorials qui à toujours des confidences inécessaires... Oh! Dira... Ça va au bon, ça dirait au café Anglais... et ça grise à la petite semaine!... heureusement que madame Saint-Bernard m'a mis son porte-monnaie... Voyons un peu. *(Il fouille.)* Hein?... quarante sous!... Oui, il n'y a que ça... et des adresses... Oh! des adresses, il n'en manque pas!... Elle a plus d'adresse que d'argent. Quarante sous!... me voilà joli garçon! Comment établir mon budget avec cette somme?... Comment diner et retourner à Paris avec ça?

Ans du Dieu des bonnes gens.

Quarante sous! quelle somme est la mienne! Notions, d'abord, vingt sous pour le wagon; ça rase, une simple pèlerine. Cui quinze sous — Rive enragé, égoïste! avec cinq sous, le plus fort déraisonné, avec cinq sous, comment faire? Combien! Quel chagrin! chui chagrin! ma foi, je m'adresse à la grâce de Dieu! *(Rit.)*

MELOU, revenant. Crêpinettes! bon crêpinettes!... ça brûle! ça brûle! LEDC, regardant l'événement de la mère Melou. Eh! mais, ça est très-bon cela!... Dites donc, la mère, qu'est-ce que c'est que ça vous vend?

MELOU. Oh! c'est pas peur des s'hopper comme vous, cette cuisine-là.

LEDC. Pourquoi ça?... pourquoi ça?... je vous assure original de goûter à cette ratatouille populaire. — Comment ça se mange-t-il, hein?

MELOU. Tiens, pardi! avec les dents... quand on en a encore.

LEDC. Et combien vendez-vous ce fricot-là?

MELOU. La miché de pain et la crêpinette... vingt-cinq centimes.

LEDC. Oh! ce n'est pas cher? — Eh bien! donnez-moi! *(Il regarde si personne ne voit.)*

MELOU, le serrant. Voilà... Oh! ça te va, ça te va, ça te va.

LEDC. Très-bien! *(Il rit.)* Ah! ah! ah! ça dit vous parlez bien d'être, n'est-ce pas, bon homme, de voir un homme comme ça manger sur le pouce, en plein air. — Tiens! *(Il lui donne la pièce de deux francs.)*

MELOU. Quarante-sous?... faut-il vous tenir, bourgeois?

LEDC. Fichre, oui! puisque vous m'avez dit vingt-cinq centimes... C'est trente-cinq sous que vous allez me rendre.

MELOU, prenant la monnaie. Ah! hén! ça vous va, ça vous rentrez dans ma chemise... j'ai pas tant vu pincer les lèrres. — Tenez, là, votre monnaie, vicius retapé!

LEDC. Hein?... eh! mais, dites donc!...

MELOU, s'éloignant. Si je rencontre même votre épouse, je lui dirai que vous l'avez à diner.

LEDC. Insolent!

LE COCHER, entrant. J'ai le temps de casser mes cravates et de boire un coup... Eh! gar-

LEDC, à part. Oh! le cocher! *(Il cache son pain et sa crêpinette derrière son dos.)* Est-ce que vous m'avez cherché, cocher?

LE COCHER. Non, non! bourgeois... j'ai donné le diner à Coco, et je viens chercher le mien à mon tour. *(Il appelle.)* Voilà! garçon!

LE COCHER, arrivant. Voilà! qu'est-ce qu'il faut vous servir?

LE COCHER. Qu'est-ce que vous avez?

LE COCHER. Tout.

LE COCHER. Eh bien! servez-moi une belle portion de gibelotte, une belle entrecôte au lard, un beau morceau de Rochefort, et une jolie beuteille de rouge.

LE COCHER. Tout de suite. *(Il rentre.)*

LEDC, qui tient toujours son pain derrière lui. Eh! mais, vous ne vous nourrissez pas trop mal, mon pailleur!

LE COCHER. Oh! dame! quand on travaille, faut manger... C'est égal, c'est pas vous, moi, bourgeois, qui vous contenteriez d'un diner comme ça.

LEDC. Ah! ça, c'est vrai, mon ami... j'en conviens... j'ai des habitudes plus délicates.

LE COCHER. A revoir, net! bourgeois, j'y vais fonctionner. *(Il entre dans le restaurant.)*

LEDC. Quel Lucullus!... Du monde!... allons savourer à l'écart mon repas frugal. *(Il sort par la gauche.)*

SCENE V.

ADHÉMAR, SÉRAPHIN, entrant par la droite.

SÉRAPHIN, boitant et s'appuyant sur le bras d'Adhémar. Ah! oh! là! là!... pas si vite, si ça vous est égal.

ADHÉMAR. Appuyez-vous sur moi... Considérez-moi comme une béquille... Voyez-vous avoir quelque chose de cassé? "

SÉRAPHIN. Je ne pense pas... les articulations jouent.

ADHÉMAR. Sarpejou! mon très-cher! quel sens vous avez fait! le saut du Niagara ne lui est pas comparable.

SÉRAPHIN. Qui ça, Niagara? un de vos amis?

ADHÉMAR. Ah! ah! ah! très-petit.

SÉRAPHIN, riant nerveusement. He! he! he! *(A part.)* Je crus que j'ai dit une bêtise. *(Haut.)* Je ne vous en veux pas, mon très-bien, mais vous êtes cause de ma culbute.

ADHÉMAR. Moi! comment ça?

SÉRAPHIN. Je traitais tranquillement sur mon chemin moucheton, lorsque vous me distanciez avec votre jument pelure d'oignon; il paraît qu'en passant, elle aura fait de l'œil à mon cheval...

ADHÉMAR. Vous croyez que Jenny Lind...

SÉRAPHIN. Elle s'appelle Jenny Lind? Bigre! ça me mettonne plus... Bref! Vasy-garçon, c'est le nom du mon cheval, protégé par votre Jenny, s'élançant sur ses traces, sans doute pour lui hennir quelques galut-rics, lorsque la coquette lui envoya une ruade en plein poitrail... Vasy-garçonnet s'effraie, se dévide, et patras!... je tombe...

ADHÉMAR. Pite?

SÉRAPHIN. Non, force... j'aurais préféré pite, mais on tombe comme on peut... Vous descendez courtoisement de cheval, venez opérer mon avivage, et j'en fais qu'on pour un peu de posséder.

ADHÉMAR. Enchanté de cette occasion qui me procure celle de votre connaissance.

SÉRAPHIN. Si on m'avait laissé le choix, j'en aurais mieux eu une autre; mais je m'en suis pas moins ravi... A qui ai-je l'honneur de parler?

ADHÉMAR. Le cocher, le gargon.

SÉRAPHIN. Adhémar.

ADHÉMAR. Adhémar.

ADHÉMAR. Adhémar, marquis de la Roche-Aigues... Voici ma carte. *(Il lui donne.)*

SÉRAPHIN. Vous m'en offrez une astra. Voici la mienne.

ADHÉMAR, après avoir lu. Ah! ah! ah! parfait!

SÉRAPHIN. Quel d'enc?

ADHÉMAR, lisant la carte. Norcisse, coiffeur.

SÉRAPHIN, à part. Etourdi que je suis! *(Haut, riant très-fort.)* Ah! ah! ah! c'est trop drôle! ah! ah! ah! je vous ai donné la carte de mon coiffeur. *(Lui en donnant une autre.)* Voici ma vraie carte... Séréphin Charbonnet, capitaliste... j'ai des capitaux considérables engagés à la bourse... je bouscotte, je coule, je reporte.

ADHÉMAR. Aujourd'hui, la noblesse et la finance se donnent la main... Voici la mienne... vous m'avez, sarpejou!... vous touchez bien, j'aime ça *(Il rit.)* he! he! he!

ADHÉMAR. Vous êtes seul à Saint-Germain?

SÉRAPHIN. Absolument seul! Et vous?

ADHÉMAR. Moi de même; et si vous le trouvez bon, mon bien bon, nous ferons une société en participation pour exploiter cette journée.

SÉRAPHIN. De grand cœur, sous le raison sociale Adhémar, Séréphin et compagnie... je vous avais que j'appartie, pour mise de fonds, un appétit féroce.

ADHÉMAR. Tant mieux! Ah! je hénis notre rencontre. J'ai quitté depuis peu mon manoir de Bretagne, et je n'ai pas tout à fait l'expérience du grand-ville, comme un dit... elle a des juyennetés qui ne sont encore inconnues.

SÉRAPHIN. Depuis longtemps elle n'a plus de juyennetés pour moi.

Nourri dans le stail, j'en connais tous les tours.

ADHÉMAR. Ah! ah! ah! adorable!... l'h bien! mon très-bien, commentez à m'initier à ces mystères... j'ai tout ce qu'il faut pour faire figure à Paris... quelque esprit, un peu de physique, et beaucoup de fortune... Soyons me peindre de ficelle dans ce brynathie.

SÉRAPHIN, lui donnant le main. Volontiers.

Et puisque je rencontre un ami si fidèle, lui ferons une face nouvelle.

Paroles de M. Racine.

ADHÉMAR. Oh! dites donc, vous me feriez voir l'individu qui l'a appelé polisson?

SÉRAPHIN. C'est un de mes amis.

ADHÉMAR. Vraité! nous avons de la littérature, à ce qu'il paraît?

SÉRAPHIN. Mais un peu, un tantinet!

ADHÉMAR. Bravo! mais si vous l'avez pour agréable, vous allez, c'est, nous mettrons en quête de quelques belles aventures... Oh! vous ne me connaissez pas!... j'ai un cœur de philosophe, voyez-vous! et dès qu'une allumette... je vous dire dès qu'une femme s'en approche... ça prend feu!

SÉRAPHIN. Diavolo!

ADHÉMAR.

Ans: C'est ce qui me désole.

Enfin vous voyez, mon très-bien, un haril de pence!

SÉRAPHIN.

Adhémar.

Le regard d'un belle, Endormez-vous corvée!

SÉRAPHIN.

Mais il est tout à fait gentil.

ADHÉMAR.

Pour faire entrer le haril,

Je cherche une élocution,
vous melez.
Cherchez une élocution!

SÉRAPHIN. Corne du bœuf! vous m'avertirez, quand vous mettez le feu à la mine!... souter deux fois le même jour, ce serait trop!
ANNEMAR. Oh! j'ai déjà mené une existence assez pittoresque. Dites donc... depuis six semaines que je suis à Paris, j'ai dépensé plus de mille bous. Ah! ah! ah!
SÉRAPHIN. Mille fois en six semaines!... C'est étonnant comme vous m'avez!

ANNEMAR, charmée.

Pan, pan, pan! le vin, le jeu, les belles, les belles.
Pan, pan, pan, pan, voilà mes seuls loisirs!
ANNEMAR, qui a ramené la scène et regarde à droite.
Pan, pan, pan!

Ah! sarpejeu! *
SÉRAPHIN. Qu'est-ce que c'est? un cor qui vous fait tuer?

ANNEMAR. Non, ce sont deux corps féminins, deux sylphides qui se dirigent de ce côté... Voyez donc!

SÉRAPHIN. Fichtre!... ça a bonne mine.
ANNEMAR. C'est Véronique et Diane... Celle qui est en bleu, c'est Véronique... Mon ami, voilà mon étiquette!

SÉRAPHIN. Moi, j'aime mieux la rose, l'autre.

ANNEMAR. Tant mieux! car nous nous serions coupé la gorge à sarpejeu!

SÉRAPHIN. Les voici!

ANNEMAR. Un domestique ou grande livrée les suit.

SÉRAPHIN. Oh! ce sont des dames du grand monde!

SCÈNE VI.

LES MÈRES, CORNALINE, DUVALLOU, ROSALBA DESCHARMETTES, un DOMESTIQUE, avec perruque en crin végétal, portant un king-charles. ***

ROSALBA. Ah! chère amie!... quelle société! quelle cohue! quelle odeur de cuisine!

CORNALINE. Et quelle poussière! j'en suis aveuglée!

ROSALBA. Ici, du moins, on respire un peu. Le domestique. Madame, j'occupe que Cromwell a faim.

CORNALINE. Oh! mais c'est son honneur, en effet... Firmin, entrez chez ce traître, et faites-lui servir un potage.

LE DOMESTIQUE. Oui, madame.

CORNALINE, caressant le chien. N'oubliez pas qu'il préfère les pâtes d'Italie... Alliez! (Le domestique entre chez le traître.)

SÉRAPHIN, à Adémar. Oh! c'est un chien de grande maison!

ANNEMAR, à Séréphin. Ah! mon ami! quel galbe!

CORNALINE. Ce pauvre Cromwell a l'air tout honteux d'être dans une guinguette.

ROSALBA. Je regrette que nous ne nous soyons pas fait suivre par le calèche... Je suis horriblement fatiguée! (Les deux jeunes gens se font signe et vont chercher des chaises.)

CORNALINE. Et moi aussi... le temps est lourd, accablant.

ROSALBA. Nous pouvons nous reposer ici quelques instants.

* Séréphin, Adémar.

** Adémar, Séréphin.

*** Séréphin, Adémar.

*** Rosalba, Cornaline, le Duc, deuxième plan; Séréphin, Adémar, troisième plan.

ANNEMAR et SÉRAPHIN, offrent chacun une chaise à l'une des dames. En l'absence du valet, mesdames, permettez-nous de vous servir de grooms.

CORNALINE et ROSALBA. C'est trop de complaisance, messieurs.

ANNEMAR. Nous voudrions vous offrir des trénes!... mais la forêt de Saint-Germain n'en produit pas.

CORNALINE. Ces chaises nous suffisent... mille grâces, messieurs. (A Rosalba.) Ce sont des originaux! (Les deux dames sont assises au milieu du théâtre.)

ANNEMAR, à droite, à Séréphin. Quelle taule! et quel pied!... Avec-vous tu son pied? pas plus grand que ça!

SÉRAPHIN. Et l'autre, donc! elle n'en a pas!

ANNEMAR. Comment font-elles pour se tenir debout?

SÉRAPHIN. Ne laissons pas tomber la conversation.

ANNEMAR. C'est ça... Etamine! enlance! Séréphin, passant du côté de Rosalba. Soit! à l'assaut! (A Rosalba, après avoir cherché.) Ces dames sont venues pour voir la fête?

ROSALBA. Oui, monsieur, si l'on peut appeler cela une fête.

CORNALINE. Fi donc!... une foote d'affreux marchands de comestibles... un ramassis de hoteleurs et de bourgeois endimanchés... Ah! nous sommes punies de notre curiosité!

ANNEMAR. Dans la poche du beau monde, madame, vous devez être la reine saffron... Ici, vous êtes la nymphe de la forêt.

CORNALINE, souriant. Monsieur...

SÉRAPHIN, à Rosalba. Dans l'écrin de la société, vous devez chatoyer comme un diamant du Mogol... Ici, vous scintillez comme une étoile.

ROSALBA. Monsieur!...

CORNALINE. Comme les fées champêtres poursent à la galanterie!

Ans de Dubiguy-Dervet. (Gymnase, les Châteaux en Espagne.)

ANNEMAR. O Providence!

SÉRAPHIN. O Providence!

ANNEMAR. Nous devons les remercier!

SÉRAPHIN. Votre présence.

ANNEMAR. Votre présence.

SÉRAPHIN. De ces bois fait un paradis.

ANNEMAR. A tant de charmes,

SÉRAPHIN. Rendez les armes!

ENSEMBLE. Ah! ah! ah! ah!

A vous notre cœur.

SÉRAPHIN. Dans la nature,

ANNEMAR. Oui, tout murmure.

ENSEMBLE. Ah! ah! ah! ah!

Amour et bonheur!

ANNEMAR. Dans ces bois de tristes choses,

Lorsque vous daignez vous montrer;

Quand vous brillez comme deux roses,

Ah! laissez-nous vous respirer!

* Séréphin, Rosalba, Cornaline, Adémar.

** Séréphin, Rosalba, Adémar, Cornaline.

*** Séréphin, Rosalba, Cornaline.

*** Séréphin, Rosalba, Cornaline, Adémar.

ENSEMBLE.

Ah! qu'il nous soit permis, ô Dieu, de vous respirer.

Ah! ah! ah! ah!

ROSALBA.

Merci, messieurs, d'un tel hommage.

CORNALINE.

Que répondez? ne se confondent!

SÉRAPHIN.

Vous répondez l'enlèvement,

Quand pour jamais il doit descendre.

SÉRAPHIN et ANNEMAR.

Ce qui plaît, avant tout, c'est le fruit défendu.

Ah! ah! ah!

REPRISE EN QUATUOR DE L'ENSEMBLE.

ANNEMAR et SÉRAPHIN.

O Providence, etc.

CORNALINE et ROSALBA, se levant et rient.

La Providence

La Providence.

Vous a choisis pour favori.

Notre protecteur (bis)

De ce bois fait un paradis!

Lorsqu'à nos charmes,

On rend les armes,

Ah! ah! ah! ah!

Pour nous quel bonheur!

De leur figure,

De leur sourire,

Ah! ah! ah! ah!

Je suis de bon cœur.

SCÈNE VII.

LES MÈRES, LE DOMESTIQUE, LE GARÇON DU RESTAURANT.

LE DOMESTIQUE, arrivant effaré. Ah! madame! madame! quel événement!

CORNALINE. Qu'avez-vous?

LE DOMESTIQUE. Cromwell est perdu!

CORNALINE et ROSALBA. Ciel!

SÉRAPHIN. Ciel!

ANNEMAR. Ciel!

LE DOMESTIQUE. Le garçon est témoin que je ne le quittais pas d'œil...

LE GARÇON. Ça, c'est vrai.

LE DOMESTIQUE. Lorsque la chatte de la maison, qui a des petits, lui a griffé le nez... Cromwell a eu peur, il est sauté par le treillis qui fait clôture au jardin, et il a disparu.

ROSALBA. Mais il faut courir à sa recherche!

ANNEMAR. Oui, il faut chercher partout!

Ah! mon Dieu! si un saltimbanque allait me le voler!

ROSALBA. Ah! chère amie, quelle affreuse pensée vient-vous là!

CORNALINE. Ou volez bien les enfants!

SÉRAPHIN. Madame n'a raison... ils seraient dans le cas d'en faire un chien savant.

ANNEMAR. Vous croyez qu'ils auraient la bassesse de le faire jouer aux dominos?

CORNALINE. Ces gens-là n'ont rien de sacré.

SÉRAPHIN. Au contraire.

CORNALINE. Oh! je donnerais vingt-cinq louis pour le retrouver... Et vous restez là, Fichu!...

ROSALBA. Mais allez donc... cherchez dans la direction qu'il a pris.

LE DOMESTIQUE. Oui, madame, j'y vais.

SÉRAPHIN. Moi, j'y cours!

ANNEMAR. Moi, j'y vole!

CORNALINE. Comment, messieurs, vous osez la complaisance...

SÉRAPHIN. Oui, madame, nous allons battre la forêt, et nous vous rapporterons Cromwell, mort ou vivant.

ROSALBA. Mort! grand Dieu!

* Séréphin, Rosalba, le Domestique, Cornaline, Adémar, le Garçon à droite, deuxième plan.

** Rosalba, Séréphin, Adémar, Cornaline.

ANDRÉAS. Non, mon Dieu, vivrai !... J'y en-
gagerai ma loi de gentilhomme. *(Ils sortent.)*

SCÈNE VIII.

ROSALBA, CORNALINE.

CORNALINE. Ces messieurs se sont trouvés là
fort à propos !

ROSALBA. Espérons qu'à eux trois ils par-
viendront à le retrouver. *(Commencent à
s'éloigner.)*

CORNALINE. Bon ! voici un omage à présent !
ROSALBA. Oui, de grosses gouttes de pluie...
toutes les calamités !

CORNALINE. Regardez vite notre voiture.
(Un garçon qui assure ses tables.) Si ces mes-
sieurs reviennent, vous direz qu'ils pleu-
vent à claquer... Le domestique s'en retourne
parle chérubin d'or. Recommandez-lui bien
de ne pas quitter Saint-Bernard sans avoir re-
çu son Croissant... Tenez, voici pour vous.
(Elle lui donne une pièce de monnaie.)

LE GARÇON. Ça suffit, madame.
ROSALBA. Venez, chère amie, venez ! *(Elles
sortent.)*

SCÈNE IX.

LE GARÇON, puis JOLIBOIS et M^{me} SAINT-BERNARD.

LE GARÇON. En voilà un chéri gâté !... Si je
me perdais, c'est pas la bourgeoisie qui des-
cendrait vingt-cinq sous pour le rattraper.

M^{me} SAINT-BERNARD, à Jolibois. Entendez-
vous le tonnerre ?

JOLIBOIS. Oui, le temps se gâte... adieu
la fille !

M^{me} SAINT-BERNARD. J'ai fait dire au cocher
d'attendre... La foudre me donne sur les nerfs...
Retournez vite à Paris ; Jolibois, vous me
conduirez au spectacle.

JOLIBOIS. Comme vous voudrez, chère amie.
(A part.) Tout Paris est à la campagne ! je
trouverai des billets à moitié prix à la por-
te des théâtres.

M^{me} SAINT-BERNARD. Vous dites ?...

JOLIBOIS. Qu'aucuns sacrifices se me con-
viennent pour vous être agréable... Garçon ! la
carte à payer ?

LE GARÇON. L'addition du numéro 67... la
voilà ! *(Il la donne.)*

M^{me} SAINT-BERNARD. Dépêchez-vous, Joli-
bois... payez et partez !

JOLIBOIS. À l'instant ! à l'instant ! *(Tout en
ramenant la carte, il entre à droite avec M^{me}
Saint-Bernard.)*

LE GARÇON, à part. Ça repasse les addi-
tions... Épicier, va !

SCÈNE X.

LES MÊMES, SÉRAPHIN et ANDRÉAS.

SÉRAPHIN, tenant le chien. Victoire ! nous
l'avons !

ANDRÉAS. Mesdames, remettez à la soie !...
Wérez vos larmes !... Eh bien ! où jolies
cous ?

LE GARÇON. Monsieur, ces dames sont per-
dus... La pluie leur a fait peur !

SÉRAPHIN et SÉRAPHIN. Parties !

LE GARÇON. Vous donniez le chien au do-
mestique qui s'en ira par le vapeur.

ANDRÉAS. Lâcher Cronquet ? Jamais !... C'est
à peine maître à qui nous le rendrons.
Rien ou demeure-t-elle ?

SÉRAPHIN. Oh ! le loup ou un collier, et le
collier porte son nom et son adresse.

¹ Rosalba, Cornaline.
² Rosalba, Cornaline, le Garçon.
³ Jolibois, M^{me} Saint-Bernard, le Garçon.
⁴ Le Garçon, Jolibois, M^{me} Saint-Bernard.
⁵ Le Garçon, Andréas, SÉRAPHIN.

ANDRÉAS. Vrai ?

ANDRÉAS, fixant avec son binocle, s'appa-
tient à madame Cornaline Duvalon, à
SÉRAPHIN, continuant. « Rue du Helder,
22... » Les deux coquettes !

ANDRÉAS. Merci, à destin !
M^{me} SAINT-BERNARD, se levant. Garçon, voyez
donc si la voiture est prête ?

LE GARÇON. Oui, madame.
JOLIBOIS, se retournant à cette exclamation.
Oh ! mais, c'est ce cher marquis !

ANDRÉAS. Ah ! Jolibois... Sapeur ! mon
chéri, je desespérais de vous voir.

JOLIBOIS. Je comptais passer la soirée avec
vous, mais le temps meurt, et nous partons.
(A madame Saint-Bernard.) Monsieur le mar-
quis de la Roche-Aigue...

M^{me} SAINT-BERNARD, saluant. Monsieur...
JOLIBOIS à Andréas. Madame Saint-Ber-
nard, dont j'ai eu l'honneur de vous parler.

ANDRÉAS. Ah ! oui... madame... *(Il salue.)*
M^{me} SAINT-BERNARD. M. Jolibois m'a fait es-
perer que vous daigneriez venir à mes dîners
et à mes soirées.

ANDRÉAS. De grand cœur... Je sais, ma-
dame, que vous recevrez avec société élégante.

JOLIBOIS. D'instinct, je vous l'aimais à dire ;
c'est convenu.

M^{me} SAINT-BERNARD, à SÉRAPHIN. Si mon-
sieur veut bien s'occuper de son ami ?

SÉRAPHIN. Volontiers, madame ; de sa suite,
j'en suis.

M^{me} SAINT-BERNARD qui caresse le petit chien.
Oh ! la charmante petite bête ! *(Elle conte
à SÉRAPHIN.)*

ANDRÉAS à Jolibois sur le devant. Et mon or-
gane, y pensez-vous ?

JOLIBOIS. Oui, j'ai parlé à mon préteur ;
car vous savez, mon cher marquis, je ne fais
pas de ces affaires-là, moi... Vous aurez vos
500 louis, mais ça vous coûtera un peu cher...
vingt pour cent d'intérêt, par mois... je vous
ça prévient.

ANDRÉAS. C'est une misère.
LE GARÇON revient. Madame est allée.

M^{me} SAINT-BERNARD. À merveille !...
LE GARÇON. N'oubliez pas le garçon, mon-
sieur !

JOLIBOIS au Garçon. Nous n'avons presque
pas touché sur beurre et aux radis, c'est pour
vous. *(Ils sortent.)*

LE GARÇON à part. Drogue !

ANDRÉAS, à SÉRAPHIN. Tâchez du rattraper
l'équipage de nos deesses.

SÉRAPHIN. À cheval !

ENSEMBLE.

JOLIBOIS et M^{me} SAINT-BERNARD.

AIR :

Fuyez, car, dans ce moment,

Redouble l'orage,

Et remettez promptement

Dans notre équipage.

ANDRÉAS et SÉRAPHIN.

De nos belles, lentement,

Sans craindre l'orage,

Nous aurons, dans un instant,

Rejoint l'équipage.

SCÈNE XI.

M. LEDUC, puis le GARÇON et le père ANDRÉAS.
(L'orage décline, on entend tomber la pluie.)

LADUC, avec son mouchoir jeté sur son cha-
peau. Quel chien de temps !... c'est une inno-

¹ SÉRAPHIN, Andréas, Jolibois, M^{me} Saint-Bernard.
² SÉRAPHIN, Andréas, M^{me} Saint-Bernard, Jolibois.
³ SÉRAPHIN, Andréas, M^{me} Saint-Bernard, Joli-
bois, le Garçon.

⁴ Leduc, le Garçon.

dation... ça me coule dans le cou... *(Appelant.)*
Garçon !

LE GARÇON, se serpentant sur la tête. Voilà !
voilà ! que faut-il servir à monsieur ?

LADUC. Une dame qui a dit ici, avec un
monsieur... en robe de mensuelle.

LE GARÇON. Le m^{me}... ils viennent de partir.
LADUC. Sapeur !

LE GARÇON. C'est tout ce qu'il vous faut ? Je
me salue. *(Il sort.)*

LADUC. Je m'y attendais... Elle n'est
jamais d'autrui !... Comme j'ai eu raison de
conservé le prix de mon wagon !... mais il
faut gagner le débarras, et ça prend la
tourmente du déluge.

ANDRÉAS, arrivant avec sa parapluie. À la
franche ! qui veut boire ça glacer ça glacer ?

LADUC. Le drôle a sa parapluie... il est bien
bouteux ! *(L'appelant.)* Hé ! marchand de coco !

ANDRÉAS. Veuille, bourgeois.

LADUC. Versez moi un verre de votre ti-
sane. *(A part.)* J'ai encore ainsi dit sur l'es-
toir.

ANDRÉAS. Teut de suite, bourgeois.

LADUC. Voici parapluie sous gèle... Donnez,
je vais le tenir.

ANDRÉAS. Ça a été pas de refus... je vas
vous faire de la tisane... là... goûtez-moi ça.

LADUC, buvant abîmé sous le parapluie.
Merci ! Tenez, voici votre gobelet, cinq cen-
times et une adresse.

ANDRÉAS. Une adresse ?... pourquoi faire ?

LADUC. C'est la mienne... Vous viendrez
chercher votre riflard, et je vous paierai la
location... Adieu. *(Il se salue.)*

ANDRÉAS. Ah ! mais non, pormetiez. *(Li-
sant l'adresse.)* Madame de Saint-Ber-
nard... c'est une femme en bonnet ! *(Com-
ment après Leduc.)* Hé ! madame ! ma-
dame !...

SCÈNE XII.

*(Le théâtre s'empli de monde, les uns ont des pa-
pillons, d'autres des ombrelles. — Modèles an-
cien ont relevé leur robe par-dessus leur tête. —
Grand remue-ménage. — Plais et tonnerre. — Mu-
sique à l'orchestre.)*

ACTE II.

Un boudoir élégant. Meubles de bois dans le dernier
goût.

SCÈNE PREMIÈRE.

ROSALBA, en corset et en jupon, avec une
pointine d'hermine sur les épaules, et che-
minée de pantalons élégantes, annonce dans
une terrine garnie sur un magnifique fouteau.

— CORNALINE, en jupon et en camisole,
avec un fichu traîne sur la poitrine et noné
derrière le dos, repasse sur un guéridon de
Boule, auprès d'un quel est un petit fourneau
avec des fers à repasser.

Là !... un peu d'eau de javelle, et mon as-
surnage sera fait !... Et toi, Cornaline ?

CORNALINE. Je n'ai plus que quelques coups
de fer à donner.

ROSALBA. A-t-on vu cette blanchisseuse
de fin, qui nous renvoie ses cols et ses den-
telures, sous prétexte qu'en lui doit un mé-
chant mémoire de trois cents francs !

CORNALINE. Elle a cru nous fourrer dans
l'embaras ; heureusement qu'en a été un peu
blanchisseuse de fin !... C'est cion et comme
ces fournisseurs deviennent canailles !

ROSALBA. Jusqu'à louer de voitures, qui
nous a fait prétendre que nous n'aurions pas
la calèche aujourd'hui, si nous ne payions pas
le sac d'avance !

¹ Andréas, Leduc.
² Cornaline, Rosalba.

CORNALINE: Alors, nous voilà à pied.

ROSALBA: A patier, oui, ma chère.

CORNALINE. Basse complète!... Combien vous reste-t-il donc en bons sur le trésor?

ROSALBA. Onze francs cinquante.

CORNALINE. Ça ne m'étonne pas, avec les extravagances!... Tu avais bien besoin d'acheter un existant de mille francs, le mois dernier!

ROSALBA. J'adore les singes.

CORNALINE. Il en circule tant qui ne coûtent rien! Et à force de bourrer le bien de marottes glaces, il est mort d'indigestion; et pour le faire empailler, ça nous a encore coûté un billet de deux cents!

ROSALBA. Voyons, est-ce que tu le reproche ton king-charles, que tu as payé cinq cents francs?

CORNALINE. Ma chère, des femmes bon genre ne peuvent se passer d'un king-charles. C'est très-bien, ça grogne, mais ça cède cher, et ça fait bien.

ROSALBA. Oul, quand on ne le perd pas dans la forêt de Saint-Germain.

CORNALINE. Ce pauvre Cromwell... le retrouverai-je?... Là!... veut mon repassage terminé!

ROSALBA. Et nos bas de soie rayonnés?

CORNALINE. Ouf!... je manœuvrais bien un morceau de quelque chose! (Appelant.) Rosette!

ROSALBA. Et moi item... (Criant.) Rosette!

SCÈNE II.

LES MÊMES, ROSETTE.*

ROSETTE. *Apportant des assiettes. Voici, mesdemoiselles... j'apporte votre déjeuner.*

CORNALINE. Qu'est-ce que tu nous fais manger, ce matin?

ROSETTE. *Développant un papier. J'ai pris deux morceaux de petit salé.*

ROSALBA. Oh! tant mieux!... Du petit salé, j'adore ça.

ROSETTE. *Metant le couvert. Mais il n'y a plus de vin.*

CORNALINE. Dejà!... et qu'est-ce que c'est que cette bouteille qui flâne sur la cheminée?

ROSETTE. Ça?... c'est du kirsch.

CORNALINE. Eh bien le kirsch doit être excellent avec le petit salé; n'est-ce pas, Rosalba?

ROSALBA. Pardine!... Et puis nous nous croquons dans la forêt Noire.

ROSETTE. Ah! j'oubliais!... une lettre qu'un petit grog a apportée, ce matin.

ROSALBA. Rien. Un grog?

CORNALINE. Vient. Américain?

ROSETTE. Ah! je ne sais pas de quel pays il est... voici la lettre. Le petit salé sent bien bon, mais la lettre sent bien mauvais!

CORNALINE. *Ouvrant la lettre. Moutais!... mères! à la vielle!... (Lisant l'adresse.)* A Madame Cornaline Darloux. C'est pour moi! (Elle fouille.) Du papier avec des armoiries... mazette! (Lisant.)

* *Enlever ses beaux yeux, rassembler votre âme, et Cromwell en retour! Vous le rendez est bien doux!*

* Mais à son tour mon cœur est égaré, madame, et Cherchez dans quelque coin, il doit être chez vous.

Tiens, tiens, tiens!... mais c'est du dernier joli, cela!

ROSALBA. Le principal, c'est que Cromwell est retrouvé.

CORNALINE. Pas de signature, mais deux cartes de visite, dans l'enveloppe. (Elle lit.) Seraphin Charbonnières... et Adhémar, marquis de la Roche-Aigüé. Nos jeunes gens d'acier!

ROSETTE, qui a mis le couvert. Ces dames sont servies... le petit salé refroidit.

* Rosette, Cornaline, Rosalba.

** Cornaline, Rosette, Rosalba.

CORNALINE. Dépêchons-nous de déjeuner, car ces messieurs viendront certainement ce matin. (Elles se mettent à table.) Madame!... (Elles s'offrent la main.)

ROSALBA. Du doct?... Ils vont peut-être demander une récompense honorifique?

CORNALINE. Bah!... on verra!

ROSETTE, après une fausse sortie. Allons, bon!... j'allais encore faire nettoyer madame à l'amende... j'oubliais le bulletin de réputation de son théâtre. (Elle le dépose sur la table et sort.)

CORNALINE. La réputation!... plus souvent que j'en ai!

ROSALBA. Tu n'iras pas répéter?

CORNALINE. Comprends-tu, ma chère, qu'ils me flanquent un rôle de douze lignes!... une vraie pauc!... tandis que mademoiselle Zuzi a un rôle muscadique, un emporio-poico!... ça n'a rien d'étonnant, elle est si intrigante auprès des auteurs et de la direction!... ah! le théâtre!... j'en ai assez!

ROSALBA. C'est comme moi, des ateliers!... je ne ferais pas fortune en posant des Romanes et des Bacchantes pour messieurs Couture ou Delacroix. Décidément les arts m'ennuient.

CORNALINE. Vrai-tu, ma chère, il n'y a qu'une chose solide dans ces bas monde, dans cette valise de lettres et de problèmes... C'est le mariage. Aussi, dès qu'un homme me met pas tout de suite la conversation dans ce rail, benique!

ROSALBA. Trouve-moi un bon parti, pas trop pot-au-feu, et je file à la mairie, trajet direct.

CORNALINE. Examinant une des cartes de visite. Des doct?... si, dans cette visite que nous attendons, j'allais trouver ce qu'il me faut!... marquis de la Roche-Aigüé! ça résonnerait bien!

ROSALBA. Tu vas un peu bien vite, ma chère belle!

CORNALINE. C'est le moyen d'arriver... Oh! moi, d'abord, ce que je rêvais... c'est un château avec des tourelles, et un équipage de chas Blud, avec des pommiers à champs de gloire!

ROSALBA. Moi, je préfère des champs de blé avec une ferme, des vaches, une belle maison de campagne, et vingt mille livres de rentes.

CORNALINE. Chacun son goût, j'aime les grandeurs, moi!... Passe-moi le petit salé.

ROSALBA. Oh! les grandeurs!... les grandeurs!... Dis doct?... et Loulou?... s'il allait venir?

CORNALINE. Je n'y suis pas pour lui. Leuleu est gentil, il veut m'épouser; mais qu'est-ce que tu veux que je fasse d'un cornet à piston des Delachamps? J'ai fait la sottise d'écouter un moment ses déclarations, mais j'en ai assez de cette musique-là!

ROSALBA. Tu fais bien de rompre avec lui... un cornet à piston, c'est compromettant.

ROSETTE, interrompant. Monsieur Tabouret!

ROSALBA. Le tapissier?... qu'il entre!

CORNALINE. Il fera tapissier.

SCÈNE III.

LES MÊMES, TABOURET.

TABOURET. Mes chères dames, je vous salue le bonjour.

CORNALINE. Bonjour, tapissier de mon cœur.

ROSALBA. Quel bon vent vous amène? Voulez-vous prendre un verre de kirsch?

TABOURET. Non, merci!... Je viens vous demander mes petites dames, si vous avez un almanach?

CORNALINE. J'en ai un, mais il est de l'an dernier.

TABOURET. Alors, je prendrai la liberté de vous remettre ce que c'est aujourd'hui le quinqué.

CORNALINE. Mais regarde le donc, ce père Tabouret!... il rajoute tous les jours!

TABOURET. Vous êtes bien aimable... que

c'est soigné! moi le quinqué, jour d'échéance du premier billet, en paiement des meubles que je vous ai fournis.

ROSALBA. Ah! ça, comment faites-vous, père Tabouret, pour être à jour éternellement?

TABOURET. Mais mademoiselle, je n'ai que quarante-six ans... je suis dans l'âge viril, dans la seconde jeunesse, comme dit monsieur Fleurette.

CORNALINE. Prenez donc un verre de kirsch!

TABOURET. Je vous rends grâce. Vous savez mes petites conventions: en cas de non-paiement, j'écoute tout... voyons, êtes-vous en mesure?

ROSALBA. Nous pourrions vous répondre: Oui.

CORNALINE. Mais ce n'est pas avec vous que nous descendrions à de pareils subterfuges.

TABOURET. Je m'y attendais... alors, comme j'ai le placement de mes meubles... j'enlève!

CORNALINE. Nous ne pourrions pourtant pas déplacer nos fonds, vendre notre crédit mobilier.

TABOURET. Dans ce cas, je vous enlève mon crédit et mon mobilier. Voyons, qu'est-ce qui vous manque?

ROSALBA. Teut.

TABOURET. C'est trop! je reprends mes meubles.

CORNALINE, se levant. Et le comptait que vous avez reçu?

TABOURET. Ça paiera l'usure.

ROSALBA, se levant. Ah! c'est vous qui en faites de l'usure.

TABOURET. Avec ça, que vous les arrangez bien!... Est-il possible à votre tour pleine d'ore de saxon sur un meuble de soie tout neuf!

CORNALINE. Eh bien! du saxon... ça ne tait rien, ça contraindrait!... Voyons, prenez donc un verre de kirsch!

TABOURET. Non, merci! je ne prendrai que mon mobilier. Il est midi, je vous donne jusqu'à une heure.

ROSALBA. Père Tabouret, je vous croyais plus... gentilman que ça!

TABOURET. Je suis tapissier, mademoiselle. Dans une heure mon argent, ou j'enlève!... J'ai bien l'honneur... (Il sort.)

CORNALINE. Comme ça! Pourvu qu'il n'enlève pas avant la visite que nous attendons!

ROSETTE, annonçant. Madame Derechange!

ROSALBA. Ah! celle-là est de meilleure compagnie.

SCÈNE IV.

ROSALBA, CORNALINE, M^{me} DERECHANGE. GE, portant un grand carton plat.

M^{me} DERECHANGE, entrant et s'asseyant aussitôt près de la porte. Ouf! je n'en suis plus!

CORNALINE. Bonjour, madame Derechange!

ROSALBA. Il y a un siècle qu'en on vous a vu... Venez donc vous assoir là.

M^{me} DERECHANGE, se levant et venant s'asseoir sur le divan. Merci, mes petites bonnes, ça n'est pas de refus, car les jambes me renouvellent!

ROSALBA. Voulez-vous un verre de kirsch?

M^{me} DERECHANGE. Ça n'est pas encore de refus; car j'ai besoin de consolation!

ROSALBA. Et-ça que le commerce ne va pas?

M^{me} DERECHANGE. Au contraire, j'amais ça n'a été si fort.

CORNALINE. Marchande à la toilette, c'est en florissant!

M^{me} DERECHANGE. Pas plus tard que ce matin, j'ai rendu un cachemire de l'Inde à la petite Héloïse.

* Cornaline, Rosalba, Tabouret.

** Rosalba, Cornaline, Tabouret.

*** Rosalba, Cornaline, M^{me} Derechange.

**** Rosalba, M^{me} Derechange, Cornaline.

*** DESCHAMPE. Enfin, je le retrouve donc, brigand!

SÉRAPHIN. Chut! plus haut!

*** DESCHAMPE. Ah! tu crois que je vais me gêner pour dévorer tes turpitudes!

SÉRAPHIN. Aménide!... le colère vous fait dire des mots grossiers.

*** DESCHAMPE. Ah! monsieur se fait passer pour un marquis de la Roche-Pointue!

SÉRAPHIN. Mais non... Le marquis de la Roche-Aigüe, ce n'est pas moi, c'est l'autre.

*** DESCHAMPE. Hé bien! et vous? que venez-vous lui dire?

SÉRAPHIN. Aménide, ne m'interroge pas!...

Si j'ai disparu, c'est pour ton bonheur et le mien... J'étais l'un d'une existence infime... J'ai voulu m'enrichir pour t'enrichir, pour nous réunir... et embellir notre avenir.

*** DESCHAMPE. Et pourquoi ne pas m'en avoir prévenu?

SÉRAPHIN. Ne m'interroge pas... Je me suis précipité dans les grandes spéculations de la bourse... J'achète, je vends, je tripote sur une grande échelle... et je compte sur le marquis pour avoir des fonds... C'est mon bailleur! Et si cet homme apprend que j'ai fait le barbe, il croira que je veux le raser.

*** DESCHAMPE. Mais pourquoi m'avoir basé sur des nouvelles depuis si longtemps?

SÉRAPHIN. Ne m'interroge pas... Aménide! m'aimes-tu toujours?

*** DESCHAMPE. Oh! non, je vous déteste!

SÉRAPHIN. Tu m'adores... Hé bien! veux-tu me le prouver?

*** DESCHAMPE. Comment ça?

SÉRAPHIN. A dater de ce moment, tu ne me conteras plus.

*** DESCHAMPE. Mais vous me direz au moins...

SÉRAPHIN. Ne m'interroge pas... C'est tout un plan.

*** DESCHAMPE. Oui, pour me mettre en plan une seconde fois.

SÉRAPHIN. Si tu dis un seul mot de mon passé, tu auras mon crédit à la bourse, tu engluiras notre avenir!... Maintenant, fais ce que tu voudras.

*** DESCHAMPE. Si j'étais sûr que ce n'est pas encore une crague!

SÉRAPHIN. Écoute... va m'attendre à cinq heures...

*** DESCHAMPE. Au rond-point des Champs-Élysées, n'est-ce pas?

SÉRAPHIN. Non, au bassin des Tuileries... tu regarderas les poissons rouges.

*** DESCHAMPE. Encore ce bassin, merci! je le suis en horreur.

SÉRAPHIN. Hé bien! à côté de la statue de Sparte.

*** DESCHAMPE. J'aime mieux Spartacus.

SÉRAPHIN. Je te mène à cinq francs par tête, au diner de l'exposition... Il y a des garçons en bas de soie, et les plats arrivent par un chemin du fer!... On dîne à la vapeur.

*** DESCHAMPE. Vrai? Vrai?

SÉRAPHIN. Oui, à l'indiscrétion. Là, je m'expliquerai amplement.

*** DESCHAMPE. Ah! que je suis faible! Alors, à cinq heures je vous attends! Mais pas de farces!... ou prenez garde!

SÉRAPHIN. Foi de Narcisse, j'y serai.

*** DESCHAMPE. Spartacus!... c'est bien pris du bassin!... Enfin!

SÉRAPHIN. À part. Quelle partie, et je m'en bats les yeux! (Haut.) Un homme, c'est mon bailleur... Pars, cher ange!

* Séréphie, M^{me} Deschampe.

ENSEMBLE.

Air : *Lois d'ici l'hôte ne réclame (Trois visites).*

SÉRAPHIN.

Où, crois-tu que je sois allé, monsieur,

Puis te rejoindre sans moi,

Et hier! tu sers ma femme,

C'est à moi que tu es allé voir.

*** DESCHAMPE.

Où, j'en crois sur tout et sur femme,

Et hier! tu sers ma femme,

Et hier! tu sers ma femme,

C'est à moi que tu es allé voir.

(Il s'agit d'un sort par le fond avec son carter et saurait Adhémir qui rendra.)

ADHÉMAR. Oui!

*** DESCHAMPE. Ah! mille pardons, monsieur! (Elle fait une révérence et sort.)

SCÈNE VIII.

SÉRAPHIN, ADHÉMAR, puis ROSALBA et CORNALINE.

ADHÉMAR, portant un sac d'une grande valeur ridicule. A présent, mon cher, vous ne direz plus que je n'ai pas le sac. (Il rit.) Ah! ah! ah!

SÉRAPHIN. A la bonne heure! vous voilà présentable.

ADHÉMAR. Ah serpejant!... j'entends le froissement de leurs robes... elles viennent... mes boudes ne sont pas dérangées?

SÉRAPHIN. Non... silence, les voici! (Rosalba et Cornaline entrent en grande toilette.)

CORNALINE. Excusez-vous, messieurs, de vous avoir fait attendre.

ADHÉMAR et SÉRAPHIN, seules. Mesdames... Adhémir. O mon cœur! contents les échos!

ROSALBA. Veuillez vous excuser... (montrant le sac d'Adhémir) et vous débarrasser.

SÉRAPHIN. Ce sont quelques quartiers d'orange glacés que nous avons pris la liberté de vous apporter.

ROSALBA. Trop gentils, messieurs!

ADHÉMAR. Oh! ce n'est qu'un léger sac! (Il le dépose sur le guéridon; on s'occupe.)

CORNALINE. Je ne sais, vraiment, messieurs, comment vous témoigner une reconnaissance; car je vous dois le salut de Cromwell.

SÉRAPHIN. C'est ce cher marquis qui l'a aperçu le premier, dans la forêt; et nous avons mis la main dessus au moment où d'affreux petits voyous l'attachaient déjà par le talon.

CORNALINE. Ciel! pauvre Cromwell... que d'émotion!

ADHÉMAR. Oh! oui... son petit cœur battait! mais je l'ai calmé, au moyen d'une douzaine de macarons. Puis, arrivé à Paris, je lui ai fait servir une aile de poulet, un petit frémissement à la Chantilly, et quelques bouclets trempés dans du porto.

ROSALBA. Quel souper de Lucullus!

CORNALINE. Mais c'est trop! ça pouvait le rendre malade.

ADHÉMAR. Ressurez-vous; il n'a pas eu la moindre indisposition nocturne... son sommeil a été celui de l'innocence.

CORNALINE. Cromwell, monseigneur le marquis, ne pourra jamais s'acquiescer envers vous.

ADHÉMAR. Oh! c'est déjà fait, belle dame.

CORNALINE. Comment?

ADHÉMAR, se levant.

Au 1^{er} Un page m'attend, lui.

Où, je le jure sur mon sac.

* Séréphie, Adhémir.

* Adhémir, Séréphie.

* Rosalba, Cornaline, Adhémir, Séréphie.

Nous sommes quittes aujourd'hui, cher vous, nous nous retrouvons, madame, Corvèze-en-n'est grise à lui. Nous lui révérons, au contraire, l'espérance nous restait accablée d'attente, Et nous nous retrouvons en Angleterre. Cromwell veut être protecteur! Cromwell est notre protecteur! (Il se rassure.)

CORNALINE. Oh! très-joli! très-joli! (A part.)

Qu'est-ce qu'il a voulu dire?

ROSALBA, avec affection. Très-spirituel! révisé! (A part.) Comprends pas.

ADHÉMAR. Oh! c'est un mot!

SÉRAPHIN. Délicieux! (A part.) Pourquoi diable va-t-il parler de l'Angleterre? (Haut, se levant.) Avant tout, belles dames, Cromwell est notre ami, et nous demandons la permission de cultiver la connaissance de votre admirable king's-charles. (Il se rassure.)

ROSALBA. Les amis de nos amis...

CORNALINE. Soit nos amis, et vous serez, messieurs, les bien reçus.

ADHÉMAR. O félicité suprême! (Dans un mouvement d'enthousiasme, le bras de son fauteuil lui reste dans la main.) Oh! pardon! l'adhémir votre fauteuil.

CORNALINE. Ce n'est rien, il était déjà manchet.

SÉRAPHIN, se levant. Mais nous craignons d'être importuns en prolongant notre visite... Ces dames, peut-être, allaient sortir pour faire une promenade au bois?

ADHÉMAR, se levant aussi que les dames. Ah! s'il vous était permis de caracoler à votre plaisir!

ROSALBA. Non, nous n'irons pas au bois.

SÉRAPHIN.

Les lazzaris sont coupés.

TOUS, riant. Ah! ah! ah!

SÉRAPHIN. Et pourquoi cela?

CORNALINE. Nous sommes à pied... nos chapeaux se sont couronnés hier.

ADHÉMAR. Oh! quel malheur!... C'en était été si gentil!

SÉRAPHIN. Mais alors, permettez-nous de vous offrir notre calèche.

ADHÉMAR. Oh! oui! oh! oui!

CORNALINE. C'est que nous vous connaissons si peu!

SÉRAPHIN. Les plus vieilles amitiés ont commencé ainsi.

ADHÉMAR. Si nous étions en Bretagne, vous me conseilleriez mieux, belles dames. J'aurais le bonheur de vous recevoir dans le château de la Roche-Aigüe, dans le domaine de mes ancêtres!

CORNALINE, vivement. Y a-t-il des tourelles à votre château, marquis?

ADHÉMAR. Oui, madame, avec pont-levis et machicoulis.

CORNALINE, à Rosalba. Le château de mes rêves!

ROSALBA. Avec machicoulis? Ah! que ce doit être joli! (A part.) Comprends pas.

CORNALINE. Révisé! (A part.) Ni moi non plus.

SÉRAPHIN. Quant à moi, belles dames, je ne suis pas Breton! trépassant; je n'ai point de manoir à pont-levis ni machicoulis... Je suis tout bonnement un financier, comme on disait autrefois... un bourgeois comme on dit aujourd'hui. J'opère tantôt sur la hausse, tantôt sur la baisse; je gagne tout bêtement beaucoup d'argent que je dépense le plus spirituellement possible, et je ne pourrais tout au plus vous recevoir que dans mes fermes de la Beauce.

ROSALBA, à part, s'adressant à côté de Cornaline. Il n'est pas fermier!... Comme ça me chausserait!

* Séréphie, Adhémir, Cornaline, Séréphie.

* Rosalba, Cornaline, Adhémir, Cornaline.

CORNALINE. Messieurs, nous imiterons votre franchise, et vous nous leçons connaître... Nous sommes estués.

ARMAND à SÉRAPHIN. Artistes !

ROSALBA. Dans un genre différent. J'ai quelques rentes qui me permettent de m'illustrer à la peinture. Je fais des tableaux d'histoire... (à Cornaline), Histoire de rue.

SÉRAPHIN. Oh ! mais c'est adorable, ceci ! Je suis fou de la peinture ! (à part) quand elle a des rentes.

CORNALINE. Moi, marquis, l'œuvre d'Amérique, où j'ai eu, au théâtre, les succès les plus durables.

ROSALBA. Et les plus mérités, tu peux dire... (du marquis). Car les Américains la reconnaissent tous les jours, en s'attendant à sa critique.

CORNALINE. Mon offrande, pour me consacrer, des sommes fabuleuses ; mais j'ai voulu réserver les braves de la capitale du monde, et je vais débiter dans *Hermione*, au Théâtre-Français.

ARMAND, avec enthousiasme. Artiste ! triomphante !... Ah ! que vous devez être belle et unique romaine... commandée de bandes, et chassée du cothurne !... Ah ! que vous devez être belle !

CORNALINE, se levant. Le théâtre était ma vocation... une vocation irrésistible... et malgré toutes les observations... car j'appartenais à une vieille famille de Normandie.

SÉRAPHIN. La patrie du cidre.

ARMAND. Et du Cid, c'est-à-dire de Cornaline !

CORNALINE. Cornille ! mon auteur chéri... des bras de qui je me suis jetée, malgré les scrupules du monde, malgré les préjugés de mes parents !

ARMAND. Oh ! moi, je n'ai pas de préjugés, ni contrainte... mais vos parents sont de vilains rochers ; ils ne pouvaient comprendre vos nobles aspirations. (On entend au dehors la voix de la mère Melon qui crie : La pêche au vin ! la pêche au vin !)

CORNALINE, se levant, bas à Cornaline. La voix de la mère !

CORNALINE, de même. Pourra qu'il ne lui jette pas la fantasia de moquer !

ARMAND. Maintenant que nous nous connaissons au mieux, daignerez-vous, femmes adorables, accepter l'hospitalité de notre cabaret ?

CORNALINE, mimant. Qu'en dis-tu, Rosalba ?

ROSALBA. Je dis que tu n'as rien à refuser au héros de Cromwell.

ARMAND. Ah ! mademoiselle, vous me faites mourir d'aise !

ROSSETTA, entrant, à Cornaline. Mademoiselle, il y a quelqu'un qui vous demande.

CORNALINE. Mon joyeux, sans doute ?

ROSSETTA, bas. Votre mari.

CORNALINE, bas. C'est bon ! (Haut.) Faites m'attendre au salon, (bas) dans la cuisine.

ROSSETTA. Oui, madame. (Elle sort.)

ARMAND. Nous vous liions à vos bijoux... ?

SÉRAPHIN. Qui vont pâlir enorgés de vous !

ROSALBA. A bientôt, messieurs !

ARMAND. A tout de suite !

ENSEMBLE.

Am : Donz le gracieux (Pré ses chères).

Tout sont irrités,

Tout sont excités ;

* Armand, Sôraphin, Rosalba, Cornaline.

** Armand, Cornaline, Sôraphin, Rosalba.

*** Armand, Cornaline, Rosalba, Sôraphin.

**** Cornaline, Rosalba, Armand, Sôraphin.

Paroles : bien vite,
Partez
Pour courir au plaisir.
Notes : équipage
Vestes : équipage
Livrées : équipage
A vos l'ombrage,
Bonne nuit, adieu.

(Les deux jeunes gens sortent accompagnés d'une façon cérémonieuse.)

SCÈNE IX.

ROSALBA, CORNALINE.

(Aussitôt qu'elles sont seules, elles redescendent la scène en dansant et en chantant sans accompagnement.)

CORNALINE ET ROSALBA. Brevet... nous les touchons !.

ENSEMBLE.

Tu, la, la, la, la, la, etc., etc.

(Elles se laissent tomber sur des sièges, en riant.)

ROSALBA. Oh ! oh ! oh ! Ma chère, tu n'as été magnifiquement avec la noble famille de Normandie.

CORNALINE. Tiens ! je pouvais même ajouter que mi mère à voiture.

ROSALBA. C'est vrai elle la traîne elle-même... mais enfin, elle a voiture !

MÈRE MELON, à la porte de droite. Jo peut-tu entrer, fille ?

CORNALINE. Certainement, m'man !

ROSALBA. Je vous laisse... je vais ranger le dedans. (Rosalba rentre dans sa chambre.)

SCÈNE X.

CORNALINE, LA MÈRE MELON.

MÈRE MELON. C'est que j'avais du monde, tout à l'heure... Des auteurs, des directeurs, bon ?

CORNALINE. Oui, m'man.

MÈRE MELON. Je passais avec mon marchand de draps devant ta porte, et je me suis dit : Jo vas monter embrasser ma Liliane. (Elle l'embrasse.)

CORNALINE. C'est gentil à vous... Reposez-vous donc un peu.

MÈRE MELON. Non, mon trogne, merci ! je n'ai pas le temps de m'asseoir, ma charrette est à la porte, et mes pêches seraient à la portée d'un chacun.

CORNALINE. Vous allez toujours bien ?

MÈRE MELON. Comme le pont Neuf, depuis qu'il est restauré ; c'est pas comme ta pauvre tante Grélucler, qui vient d'avoir une fièvre opicidieuse.

CORNALINE. Ah ! cette pauvre tante !

MÈRE MELON. Elle est chère de danger. Heureusement on lui a appliqué des compresses d'eau gélative et ça a soulé son mal, et il ne lui reste plus qu'une petite inflammation des amicales.

CORNALINE. Comment, des amicales ?

MÈRE MELON. Oui, à la gorge.

CORNALINE. Ah ! bon !

MÈRE MELON. Et toi, voyons, es-tu contente ?

CORNALINE. Mais oui, m'man.

MÈRE MELON. Je t'ai vue l'autre fois, aux Dollemonts, le jour que tu m'as donné un billet de deux... Ah ! ma chère, comme tu les enlèves toutes !

CORNALINE. Vous trouvez ?

MÈRE MELON. Laisse-moi donc tranquille !... c'est pas parce que t'es mon fruit ; mais si n'y en a pas une capable de te lacer les botines...

* Rosalba, Cornaline.

** Cornaline, mère Melon.

Imagine-toi que j'y suis été avec le petit Bonnet... tu sais bien, le fils du marchand du beurre de la Halle... qui vient de reprendre la maison de son père...

CORNALINE. Oui... En bien ?

MÈRE MELON. Je vas te faire pousser du rire... Pendant que t'as en scène, je remarque qu'il te remarque perpétuellement, et qu'il te mangeant d'a yeux. Pour lui, à la fin du spectacle, comme nous prenons une bouteille de bière qu'il m'avait offert, s'il n'y a pas qu'il me demande ta main... (Riant d'un gros rire.) Ah ! ah ! ah ! c'est moi que j'ai envoyé en triande !

CORNALINE. Merci ! vivro dans le beurre et dans les œufs ! j'aime pas assez les omelettes pour ça.

MÈRE MELON. A chacun sa vacation !... Mais perdons peu t'es patience bien. (Pleinement.) Comment qu'est la caisse ?

CORNALINE. Qu'est-ce que vous dites ?

MÈRE MELON. Je dis : Comment qu'est la caisse ?

CORNALINE. Ah ! bien ! je devrais... ma foi, monn, elle n'est pas lourde, ma caisse.

MÈRE MELON. Je m'en doutais... Par bonheur qu'il te restait encore quelques médailles de l'héritage de l'oncle Verdurel... je te les apporte, mais j'ai prévenus que c'est les derniers cent francs. (Elle lui donne un petit sac.)

CORNALINE. Merci, m'man.

MÈRE MELON. Économise, ma Liliane... économise... en attendant que j'aies un gros engagement de un mari coeu.

CORNALINE. Eh ! ça ne tardera peut-être pas.

MÈRE MELON. L'engagement, ou le mari ?

CORNALINE. Le mari.

MÈRE MELON. Riche ?

CORNALINE. Très-riche !

MÈRE MELON. Ah ! tu me jolifies !... Viens dans mes bras, mon sang précieux !... Ah ! c'est que tu es l'espoir de mon âge mûr, vois-tu... Tu sais que m'as promis un jour de travailler tes voiles... un âne chinchilla !

CORNALINE. Oui, m'man, quand j'aurai un mari, vous serez au âne.

MÈRE MELON. Tu m'en fais courir une larme, chère enfant !

SCÈNE XI.

LES MÈRES, ROSALBA.*

ROSALBA, bas à Cornaline. Dis donc, la voiture du tapissier est en bas... il vient caler les meubles.

CORNALINE, de même. Et monn qui est là !

ROSALBA, de même. Je vas la rougier.

(Haut.) Bonjour, mère Melon !

MÈRE MELON. Tiens ! c'est la petite Zéba... Bonjour, mon chéri !

ROSALBA. Je venais vous prévenir qu'il y a un tas de gens en bas, autour de vos pêches... ils demandent la marchandise.

MÈRE MELON. Ah ! superstitio ! je m'en va ; vas je suis sûr qu'ils triment ma marchandise, et qu'ils vont la mesurer... Adieu, salut !

CORNALINE. Adieu, m'man !

MÈRE MELON. Bonjour, Zéba !

ROSALBA. Au revoir, mère Melon.

ENSEMBLE.

MÈRE MELON.

Am : O mon bel ange !

Adieu donc, mes boutiques

Me réclame à l'instant ;

* Rosalba, Cornaline, mère Melon.

** Cornaline, Rosalba, mère Melon.

*** Cornaline, mère Melon, Rosalba.

Il n'est pas qu'il pratique
Attende le marchand,
CORNAÏNE ET ROSALBA.
Adieu donc, n'est-ce pas ?
Venez réclamer à l'instant,
Il n'est pas qu'il pratique
Attende le marchand.

(Le maître Melon sort.)

SCENE XII.

CORNAÏNE, ROSALBA, puis TABOURET
ET TROIS GARÇONS, puis enfin ADHÉMAR
ET SÉRAPHIN.

CORNAÏNE. Eh bien ! où est-il donc, ce tapis-
sier de malheur ?
ROSALBA. Il aura commencé par la salle à
manger.

CORNAÏNE. Au fait, ce meuble me déplaît-
il. Je ne veux plus du renouvellement.

ROSALBA. Et ces messieurs qui vont venir ?
CORNAÏNE. Allons mettre nos chapeaux !

TABOURET, entrant. Eh bien ! mes petites
pratiques, payez-vous ?... ou enlèverons-nous ?

CORNAÏNE. Enlèvez-les, vos fauteuils, gar-
nacho ?

TABOURET. Garnacho ?
ROSALBA. Adieu, viens bahut ! vieux bos do
buffet ! (Cornaline et Rosalba entrent dans la
chambre de gauche.)

TABOURET, indigné. Vieux bos de buffet !
(Au fond, à ses garçons.) Voilà vous autres,
déchargez !

Aux de Durbigny-Doreval. (Foudre de porcelaine.)

ENSEMBLE.

Pour nous venger de cet outrage,
Pour punir cet air insolent,
Vain, sans bruit et sans tapage,
Démoignons l'appartement.

ADHÉMAR, entrant avec SÉRAPHIN.
Non, non (bas), plus rien ne nous empêche ;
En bas, attend notre calèche.
Quel personnel...

SÉRAPHIN.

Attendez un instant.
SÉRAPHIN, à lui-même.

Oui, Mlle de l'ère poterie.
(Ils s'engagent chacun dans un fauteuil à côté du
guéridon.)

Mais ne savoir se tenir
A peu de peine.

TABOURET, entrant brusquement. Le guéridon sur le-
quel ils sont accoudés.

Pardieu du dérang ment.

ADHÉMAR, qui manque de tomber.

Quelle est cette insolence ?

Un garçon, enlevant le fauteuil sur lequel est assis
Séraphin.

Il me faut ce fauteuil-là !

SÉRAPHIN, se levant en colère.

Ah ! c'est trop d'impertinence !

(Ils vont d'assoir chacun dans un des sièges-là.)

TABOURET, l'indiquant à ses garçons.

Et ce meuble que voilà ?

Allons, faites diligence !

(Marque jusqu'à la reprise de l'ensemble.)

ADHÉMAR, parlant. Eh bien ! qu'est-ce en-
core ?

SÉRAPHIN. Ah ! ça, c'est donc une gageure !
(On entend Adhémair avec le meuble, il par-
vient à descendre après avoir été violemment
hoisté. Séraphin tombe de dessus le siège-là, et
un tapageux tira à lui violemment. Les in-
specteurs disparaissent.)

SÉRAPHIN. Ventre saut-gris !

* Rosalba, Cornaline.

** Cornaline, Rosalba, Tabouret.

*** Adhémair, Séraphin.

ADHÉMAR. Sarpejon !... mais je vais tout
ces faquiers !

CORNAÏNE, entrant avec Rosalba. Elles ont
beaucoup chuté et leurs chapeaux. Eh bien ! que
se passe-t-il donc ?

ADHÉMAR. Ah ! je devine... ces messieurs ne
seront trouves dans le démenagement.

CORNAÏNE. Ah ! quo d'excuses à vous faire !
je change mon aménagement... Une fantaisie...
un caprice... j'avais donné l'ordre qu'on at-
tende ma sortie ; mais ces tapisseries... on a
beaucoup les poire double, ils n'ont fait jamais
les leur tête.

SÉRAPHIN. Tout s'explique, belle dame.

CORNAÏNE et ROSALBA. Partons-nous, mes-
sieurs ?

ADHÉMAR. Oui, car les chevaux piaffent.

SÉRAPHIN. Et notre impatience égale la
leur. (Offrant son bras à Rosalba.) Si vous
voulez pendre la béatitude, ô ma belle artiste,
je m'offre pour modèle... Corno do bonut !
que je suis heureux !

ADHÉMAR, donnant le bras à Cornaline. Sar-
pejon ! que vous devez être belle on tuisque
romaine !

REPRISE DU CHOEUR.

Pour nous venger de cet outrage, etc., etc.
CORNAÏNE, ADHÉMAR, SÉRAPHIN et ROSALBA.
Vain, gagnant notre équipage,
Le bon, je crains, sera charmant !
Le temps est bon, tout nous préjuge
Le plaisir le plus délectant.

ACTE III.

La scène a lieu chez M^{lle} Saint-Bernard. Salles me-
diocrement meublées.

SCENE PREMIERE.

MADAME SAINT-BERNARD, FRANÇOIS,
puis JOLIBOIS.

M^{lle} SAINT-BERNARD, à François, qui essaye
les meubles. Allons, François, dépêchez !
L'heure du dîner approche et le salon devrait
être fait.

FRANÇOIS. C'est fini, madame.

M^{lle} SAINT-BERNARD. Bien ! alors, vous allez
courir chercher des boutelles de champagne
à quinquante-cinq sous ; vous grattez les cu-
quettes, et ça passera pour du Meut à cinq
francs.

FRANÇOIS. Oui, madame. (Fausse sortie.)

M^{lle} SAINT-BERNARD. Ah ! encore un mol...
Au moment du dîner, vous casserez une as-
siette dans l'office, j'en ai préparé une seule,
et vous viendrez dire, d'un air contrit, que
c'est la crème au chocolat qui est tombée par
terre... ce sera autant d'écoumé.

FRANÇOIS. Ah ! oui je comprends... comme
la dernière fois pour les petits pots. Oui, ma-
dame. (Il sort.)

M^{lle} SAINT-BERNARD. Si l'on n'employait pas
quelques petites ruses, on ne joindrait pas les
dus bouts.

JOLIBOIS, entrant. Bonjour, ma chère Clo-
rinda !

M^{lle} SAINT-BERNARD. Tiens, c'est vous, Joli-
bois, déjà ?

JOLIBOIS. Vous voyez un homme ébahi, stu-
péfié, furieux !

* Rosalba, Cornaline, Adhémair, Séraphin.

** Rosalba, Séraphin, Cornaline, Adhémair.

*** M^{lle} Saint-Bernard, François.

**** Jolibois, M^{lle} Saint-Bernard.

M^{lle} SAINT-BERNARD. Que vous est-il arrivé ?

JOLIBOIS. J'en apprendrais de belles !... Ah ! le
malheur ! l'imbécile !

M^{lle} SAINT-BERNARD. Qui ça ?
JOLIBOIS. Eh ! pardieu, Adhémair. Croiriez-
vous que Cornaline l'a entortillé, au point d'en
être arrivée, en quinze jours, à se faire épouser
par ce lâchet de marquis ? Ce n'est pas une
plaisanterie... les bons sont publiés.

M^{lle} SAINT-BERNARD. Je le savais.

JOLIBOIS, appuyant sur chaque mot. Vous le
saviez ?

M^{lle} SAINT-BERNARD. Parfaitement.

JOLIBOIS. Et vous avez laissé faire ce mariage ?

M^{lle} SAINT-BERNARD. Mieux que cela, je l'ai
fait.

JOLIBOIS. A merveille !

M^{lle} SAINT-BERNARD. Ecoutez donc. Adhémair
m'avait promis pour épouser une petite
mousseline de quinze mille francs à l'essai, si je
décidais Cornaline qui faisait des manières...
pour la femme... vous comprenez bien, mon
cher ami, que la déduction me pouvait pas se
faire attendre.

JOLIBOIS. Eh bien ! vous avez fait un beau
chef-d'œuvre... vous m'avez ruiné !

M^{lle} SAINT-BERNARD. Comment, je vous ruine ?

JOLIBOIS. Savez-vous à quel chiffre se mon-
tent les sommes que j'ai prêtées à cet écou-
mé de province, depuis qu'il est à Paris ?

M^{lle} SAINT-BERNARD. Non.

JOLIBOIS. A cinquante mille francs... que je
perds, si ce mariage se fait... L'ouche d'Adhémair
vaut le de-horror, s'il ne retourne en
Bretagne. J'ai la plupart de ses lettres...
toute la fortune du marquis doit venir de sa
oncle, et après une pareille alibion, la brouille
avec sa famille est inévitable.

M^{lle} SAINT-BERNARD. Ah ! vous exagérez le
danger... Tout s'arrangera.

JOLIBOIS. Oh ! mais ce mariage-là n'est pas
encore fait, et il ne se fera pas.

M^{lle} SAINT-BERNARD. Espérez bien que si...
Je tiens à ma petite maison de l'essai.

JOLIBOIS. Mais moi, je tiens à mon argent.

M^{lle} SAINT-BERNARD. Ma demoiselle la ma-
ison ?

JOLIBOIS. Merci, non.

M^{lle} SAINT-BERNARD. Alors le mariage se fera.

JOLIBOIS. Mais vous me faites perdre cin-
quante mille francs !

M^{lle} SAINT-BERNARD. Oh ! je suis sûre que
vous n'en avez pas déboursé vingt-cinq.

JOLIBOIS. Madame Saint-Bernard, je vous
crois mon amie, mais je vois que vous n'êtes
qu'une femme intéressée... comme les an-
ciens...

M^{lle} SAINT-BERNARD. Et vous, un usurier, un
égoïste !

JOLIBOIS. Il suffit !... je vais dresser mes
batteries en conséquence... je vous prie
que les hostilités vont commencer.

M^{lle} SAINT-BERNARD. Sait !

JOLIBOIS. Au revoir !

M^{lle} SAINT-BERNARD. Sans adieu !

JOLIBOIS. Vous aurez bientôt de mes nou-
velles.

M^{lle} SAINT-BERNARD. Oh ! vous ne m'effrayez
pas ! (Jolibois sort.)

SCENE II.

M^{lle} SAINT-BERNARD, puis M^{lle} DERE-
CHANCE.

M^{lle} SAINT-BERNARD. Ça prouve Jolibois !...
il croit m'intimider !... il aura beau faire,
j'aurai ma villa.

M^{lle} DERECHANCE. * Bonjour, madame Saint-
Bernard.

* M^{lle} Saint-Bernard, M^{lle} Derechance.

Bernard... qu'a donc votre monsieur Jolibois qui a failli me renverser sur votre carrot?... Il s'est fait d'un chat en colère.

M^{me} SAINT-BERNARD. Ce n'est rien... un peu d'humour... Eh bien! la corbeille de mariage n'est-elle égarée?

M^{me} DERECHANGE. Oui, je sors de chez votre futur marquis.

M^{me} SAINT-BERNARD. Et est-elle contente?

M^{me} DERECHANGE. Enchantée... Elle voit que ça va de la chance!... C'est le lingot d'or qu'elle gringa... Je crois toi!

M^{me} SAINT-BERNARD. Et c'est moi qui tourne la roue... Ah! ça, vous vous rappelez nos premières conditions?

M^{me} DERECHANGE. Parfaitement... Vous m'avez prêté cette fournaise, et pour votre commission, je vous apporte cette palatine d'hermine que je vous prie d'accepter. (*Elle lui tend la palatine et lui fait offre.*)

M^{me} SAINT-BERNARD. Ah!... elle est fort bien!

M^{me} DERECHANGE. Je l'ai reçue il y a trois jours de Russie... pour votre gouverneur, elle est cotée cinq cents francs.

M^{me} SAINT-BERNARD. Merci.

M^{me} DERECHANGE. Je vous devais bien ça... mais veuillez donc, je vous prie, me donner un renseignement. Le marquis de Buche-Angot, le futur de Cornaline, n'a-t-il pas pour ami un jeune homme chétif, visage rond, moustache croquée, et le nez un peu en trompette?

M^{me} SAINT-BERNARD. Oui, un boutier.

M^{me} DERECHANGE. Précisément.

M^{me} SAINT-BERNARD. Il dit qu'il presque tous les jours; il fait même, à Hoogleba, un cour tel assidu. (*Elle se penche sur sa palatine sur un nuage.*)

M^{me} DERECHANGE. A part. Ah! le gredin!... suis sûre d'apprendre quelque nouvelle horrible.

M^{me} SAINT-BERNARD. Fuyez-le. Et si ça finit comme pour Cornaline, par un vrai mariage, je puis vous être toute utile.

M^{me} DERECHANGE. S'assurant, à part. Se marier!... ah! j'étouffe!

M^{me} SAINT-BERNARD. Qu'avez-vous donc, ma petite? Vous êtes toute verte.

M^{me} DERECHANGE. Rêve... ce n'est rien... j'ai couru trop vite... et ça me donne des crampes d'estomac.

M^{me} SAINT-BERNARD. N'allez pas être malade, aujourd'hui!... Je vous ai invitée à dîner, jetez qu'il y aura de l'extrait... et je compte sur vous.

M^{me} DERECHANGE. Oh! je n'aurai garde d'y manquer... je me fais un vrai plaisir d'être en votre... (*A part.*) Et de me trouver face à face avec mon bandit.

M^{me} SAINT-BERNARD. Mesdames, je vous salue. *A madame Saint-Bernard.* Mes courtoises sont faites.

M^{me} DERECHANGE. Moi je vais terminer les réceptions et songer à ma toilette. Sans adieu, chère amie... au revoir, monsieur Cornaline.

M^{me} SAINT-BERNARD. Le macaron de chez M^{me} Dérchange sort.

SCENE III.

M^{me} SAINT-BERNARD, LEDUC.

M^{me} SAINT-BERNARD. Vite, à nous deux... vous avez fait toutes les commissions?

LEDC. Oui, j'ai touté comme un omelette.

M^{me} SAINT-BERNARD. Le macaron de chez M^{me} Dérchange?

LEDC. Il est commandé.

M^{me} SAINT-BERNARD, LEDUC, M^{me} DERECHANGE.

M^{me} DERECHANGE.

M^{me} SAINT-BERNARD. Et la plomberie du chen Blanc?

LEDC. Sera fait à six heures... Ah! votre diable vous coûtera bon... Pour trois francs cinquante centimes, vous en donnez trop.

M^{me} SAINT-BERNARD. Quel innocent vous faites!... mais c'est le marquis qui se charge des extra.

LEDC. A la bonne heure!...

M^{me} SAINT-BERNARD. Fuyez-moi, Leduc, vous serez aujourd'hui très-aimable avec Cornaline.

LEDC. Mais je le suis toujours avec les dames.

M^{me} SAINT-BERNARD. Il faut l'être d'avantage... vous l'accablerez de prévenances, de petits soins... Le marquis vous croit riche et noble... et j'ai mes raisons pour exciter sa jalousie.

LEDC. Je ne comprends pas.

M^{me} SAINT-BERNARD. Vous n'avez pas besoin de comprendre.

LEDC. C'est vrai.

M^{me} SAINT-BERNARD. Vous vous levez donner un coup de fer, vous achetez des gants paille à vingt-deux sous, et j'oublie pas votre grand cordon du caméléon.

LEDC. Vous savez contrôler de moi... (*Fausse sortie.*)

M^{me} SAINT-BERNARD. Le rappellez. Ah! Leduc!... avez-vous, au dessert, de prouver quelques parts pour penser au champagne.

LEDC. J'y ai déjà pensé. Le marquis n'est pas fêté, et il n'en sera pas quitte aujourd'hui à moins de dix bouteilles... j'ai un parti fort original... vous allez voir...

M^{me} SAINT-BERNARD. Taisez-vous!... j'entends Cornaline et le marquis... passez par ma chambre, pour vous en aller. (*Il sort par la gauche.*)

SCENE IV.

M^{me} SAINT-BERNARD, CORNALINE et ADHÉMAR, arrivant par le fond bras dessus, bras dessous.

CORNALINE et ADHÉMAR.

ADHÉMAR. Ah! qu'il fait donc bon cueillir la fraise.

ADHÉMAR. Ah! qu'il fait donc bon

De voir son nom

A la maîtresse!

Lorsque l'on est dans

Le cœur joyeux,

Bien amoureux!

ADHÉMAR.

Où, le membre trois,

Je le coupe,

Ma douce amie,

Est malade.

CORNALINE, lui courrant vers elle.

Il veut bien mieux

N'être que doul!

REPRISE ENSEMBLE.

ADHÉMAR. Ah! qu'il fait donc bon!

M^{me} SAINT-BERNARD. ** Quelle charmante union! Sont-ils gentils tous les deux!

CORNALINE. Cette bonne madame Saint-Bernard... c'est à elle que nous devons notre bonheur! notre premier mariage... car il n'y a plus à s'en douter... nous venons de nous voir attachés au deuxième arrondissement.

ADHÉMAR. Oh! nous sommes sous le grillage, où je graille de me voir à côté de ma Cornaline. (*A Cornaline.*) J'avais tant peur que

* Cornaline, Adhémar, M^{me} Saint-Bernard, dressés plus.

** Cornaline, M^{me} Saint-Bernard, Adhémar.

vous ne consentiriez pas à me faire le sacrifice de votre célérité dramatique!

CORNALINE. Ah! je vous l'avoue, mon ami, il m'en a coûté de renoncer ses braves, ses courtoises, à ces ennuis du sacché... mais où serait mon mérite, si je ne vous sacrifiais rien?

ADHÉMAR. Ce qui me désole, à mon regret... c'est de ne pas l'avoir assez pour toi... car enfin qu'est-ce que je t'apporte? un nom, un titre, une fortune... quand tu m'abandonnes tout un avenir de gloire et de renommée!

M^{me} SAINT-BERNARD. Cela est vrai... vous la faites marquis; mais elle était déjà reine par le talent!

ADHÉMAR. Oh! oui, oh! oui!

M^{me} SAINT-BERNARD. Si vous lui apportez une fortune, elle pouvait en gagner dix... une à Saint-Petersbourg, une en Italie, trois en Allemagne, en Chine, que sais-je?

ADHÉMAR. Oh! oui, oh! oui!

CORNALINE, prenant au fur et à mesure les papiers à M^{me} Saint-Bernard, sous le nez d'Adhémar... Avez! l'encre, ma bonne, je vous rends ces papiers qui m'embarassent... mon acte de naissance... puis, mon engagement au théâtre-Français... mon m'a payé hier, et qui je renverrai demain. Enfin, ces quelques contrats de rente... héritage de ma tante; (*A Adhémar.*) car on a quelques restes, monsieur.

M^{me} SAINT-BERNARD. A Adhémar. Renvoyez un engagement au Théâtre-Français... Ah! vous pouvez vous vanter d'être aimé pour vous-même!

ADHÉMAR. Oh! oui, oh! oui!

CORNALINE. Je ne regretterai rien auprès de mon mari!

ADHÉMAR. Son mari! heureux mariet que je suis!

CORNALINE. Moi, mon ami, j'existe seulement depuis que je vous connais, depuis que je vous aime!

ADHÉMAR. Mais moi, cher ange, je t'aimais bien avant de te connaître!... On aime toujours une femme dix-huit ans, au moins, avant de la connaître... (*Avec exaltation.*) Son mari!

Aux des Diamants de la couronne.

ADHÉMAR. Ah! redite-moi, ma bien-aimée,

Cet air charmant, ce mot divin!

CORNALINE.

Adieu la gloire et sa fumée,

Je lui préfère mon destin, (bis)

ADHÉMAR.

De la robe qui divague

Elle s'abandonne les lauriers,

Pour être une simple marquis.

M^{me} SAINT-BERNARD, à part.

Et pour payer ses créanciers.

ENSEMBLE.

O Dieu d'hymen, vous leur verrez,

Bien la chaîne qu'en se joint

Forment les arts et le noblesse,

Sous la bannière de l'amour!

Où, de l'amour, (bis)

ADHÉMAR. Ah! je nage dans un océan de voluptés!... Je prends un bain complet.

M^{me} SAINT-BERNARD, bas à Cornaline. Elargissez-le... j'ai quelque chose d'important à vous dire.

CORNALINE, bas. Bien! (*Il lui dit.*) Ah! mon ami! Eh bien! que nous sommes!

ADHÉMAR. Quoi donc, chère amie?

* Cornaline, Adhémar, M^{me} Saint-Bernard.

** M^{me} Saint-Bernard, Adhémar, Cornaline.

CORNALINE. Nous avons oublié de porter des ginibetics à Cromwell !
 ADHÉMAR. Ah ! s'arrêtez ! quelle étourderie !
 CORNALINE. Nous lui lui avons promises et il va se désoler... c'est ma faute !
 ADHÉMAR. Non ! c'est la misère et je cours la réparer... La voiture est en bas... c'est l'affaire d'un instant... je vole vos ginibetics !
 CORNALINE. Merci pour lui, mon ami... Désolée de votre dérangement !
 ADHÉMAR. Comment donc ?... ce pauvre chéri ! (Allant prendre son chapeau ; à part.) C'est égal ! cette bête m'embête horriblement ! (Baisant la main de Cornaline.) A bientôt ! cher ange !

CORNALINE. A bientôt ! tendre ami !
 ADHÉMAR, avec amour ! A bientôt ! à bientôt ! (Il lui baise la main et sort.)

SCÈNE V

CORNALINE, M^{me} SAINT-BERNARD.

M^{me} SAINT-BERNARD. Là en voilà assez... essayez-vous là ! près de moi...
 CORNALINE. Nous sommes seules, qu'avez-vous à me dire ? (Elles s'assent toutes deux sur une ottomane à gauche.)
 M^{me} SAINT-BERNARD. Ma chère petite, il faut vous tenir sur vos gardes... Le Jolibois est courtois nous.

CORNALINE. Je le croyais votre ami !
 M^{me} SAINT-BERNARD. Il ne l'est plus, parce qu'il a, moi le marquis, des intérêts d'argent qui le harcèlent de près.

CORNALINE. Je n'en ai qu'un pas mal !
 M^{me} SAINT-BERNARD. Il s'agit de parer votre influence sur Adhémar.

CORNALINE. Son influence a fait rire.
 M^{me} SAINT-BERNARD. Croyez-moi, ma belle, redoublez, auprès de votre futur, d'adresse et de coquetterie.

CORNALINE. Mais, ma chère, vous êtes folle !... que puis-je craindre maintenant que nos bons soit publiés ?

M^{me} SAINT-BERNARD. On a vu manquer des mariages plus avancés que le vôtre.

CORNALINE. Vos terreurs m'amusent !
 M^{me} SAINT-BERNARD. Prenez garde ! (L'air tendu à elle et à mi-voix.) Voyez ! Si, par exemple, Jolibois, pour vous nuire, apprenait au marquis la position commerciale de votre mère ?

CORNALINE. Il ne le croirait pas. J'ai dit au marquis que ma mère était en Normandie, et ma mère croit que j'étais en voyage ; je lui ai envoyé son âne, couleur ébène : elle est au comble de ses vœux, et ne viendra pas me déranger.

M^{me} SAINT-BERNARD. Le Jolibois est une fine mouche !

CORNALINE. Vous comprenez bien, chère amie, que j'ai étudié mon marquis et que je le sais par cœur. Il a, par exemple, les télégraphes électriques, et il ébauchera tout ce que je voudrai lui faire avaler. (Elle se lève.)
 M^{me} SAINT-BERNARD. Tant mieux ! (Elle se lève.)

CORNALINE. Ah ! votre pleure de Jolibois à la protection de retirer le marquis de mes filets !... Allons donc ! Lorsque déjà je me suis dans ma calèche à panneaux armées, avec mon livrée enragée... il me faudrait dénigrer sur les chemins d'une voiture de louage !... Quand je vais débiter dans la noblesse et que je mets le pied sur le socle du grand monde, il me faudrait retomber sur la scène des bêtises ! Allons donc ! jamais !... Qu'il y vienne, votre Jolibois ! et on le recevra !

Après de la Première (Bonne) on m'a raconté :

Je l'attendais, et sans faiblir
 Pour combattre je suis là !
 Fais pour moi, beauté, jeunesse,

* Cornaline, M^{me} Saint-Bernard, Cornaline.

De la rose... et contes !
 « Les seules » c'est ma devise...
 Et les vides... Hérèsis !
 Hérèsis d'être marquis,
 Supplément à nos versos gal
 Ah ! oui, mortels,
 Je suis marquis,
 N'ai-je pas, mortels !
 Tout ce qu'il faut pour ça ?
 Supplément à nos versos gal

M^{me} SAINT-BERNARD. Bravo ! me petite !...
 J'aimais à vous voir cette ardue !

CORNALINE.

Même air.

Remonter à ce bon rite
 Qui s'accomplissait déjà !
 Oh ! je prétends qu'il s'achève,
 Gare à qui m'attaquera !
 Qu'un imprudent s'en aille !
 Le jour, il parait
 Les marques de la marquise...
 Supplément à nos versos gal
 Oh ! oui, mortels !
 Je suis marquis,
 N'ai-je pas, mortels !
 Tout ce qu'il faut pour ça ?
 Supplément à nos versos gal

M^{me} SAINT-BERNARD. Allons, allons, je vois que vous défendez bien le place... Eh, dit-moi ! vous avez congédié monsieur Loulou, le petit cornet à piston.

CORNALINE. Il s'est encore présenté hier chez moi ; mais voici une lettre qui finit tout. Vous m'obligerez en la faisant porter.

M^{me} SAINT-BERNARD. Donnez ; je vais envoyer mon Auvergnat.

SÉRAPHIN (de la confidence). Elles sont dans le salon ? Très-bien ! nous allons les rejoindre.

M^{me} SAINT-BERNARD. J'entends la voix du monsieur Séréphin ; nous causerons de tout cela. Venez me retrouver tout à l'heure dans ma chambre, et comptez sur moi. (Elle entre dans la chambre à gauche.)

SCÈNE VI.

CORNALINE, ROSALBA, SÉRAPHIN.

ROSALBA, à Cornaline. Enfin, on te trouve donc ? c'est heureux !

SÉRAPHIN, au fond. François, ditra au rocher d'aujourd'hui... je le garde à l'heure. (A part.) J'ai de bonnes raisons pour ça. (A Cornaline.) Charmante marquise, je vous salue.

CORNALINE. Ah ! marquise !... pas encore !

SÉRAPHIN. On peut bien vous donner ce titre, puisqu'il a été le plus que de l'épouse d'un petit bon... à publier. (Il rit.)

Ah ! ah ! ah ! et où est-ce que ça m'a fait ?

CORNALINE. Il sera ici dans un instant.

SÉRAPHIN. Ah ! tant mieux ! j'ai besoin de lui serrer la main. (A part.) Et de vingt francs pour payer le ver rougeur qui est à la porte.

CORNALINE. Et d'où venez-vous ainsi tous deux ?

ROSALBA. Du jardin des Plantes... j'étais curieuse de visiter l'hippopotame.

CORNALINE. L'hippopotame !... comme c'est sentimental !

SÉRAPHIN. En effet, ce bazar de la nature est plein d'émotions !

CORNALINE, bas à Rosalba. S'est-il déclaré ?

* Cornaline, M^{me} Saint-Bernard,

M^{me} Saint-Bernard, Cornaline,

M^{me} Rosalba, Cornaline, Séréphin.

ROSALBA, de même. Pas encore... il n'est

pas pas.

SÉRAPHIN. En voyant l'union et le bonheur de toutes ces races, on se demande si l'homme a le droit de vivre seul sur notre globe.

ROSALBA, bas à Cornaline. Il y vient ; pousse à la roue.

CORNALINE. Vous avez raison ; les bêtes sont plus spirituelles que les hommes...

SÉRAPHIN. Il n'y a pas de comparaison !...

CORNALINE. Chez elles, le oiseau est chose inconnue.

SÉRAPHIN. C'est pourtant vrai ! Le lion a sa fièvre, l'ours a sa compagne ; le canard, sa canne ; le poisson sa paille ; et l'ibis, l'ibis.

CORNALINE. Eh bien ! qui vous empêche de faire comme le lion ou le canard ?

SÉRAPHIN. C'est que je crains que la lionne ne donne un coup de griffe... ou l'autre un coup de canne à mon supracarpe... Ah ! ah ! ah ! perd-on de la comparaison.

ROSALBA. Mais enfin, monsieur, on essaye.

SÉRAPHIN. Quand vous me conseillez !...

ROSALBA. Sans doute !... Ce n'est pas à la lionne à venir vous dire : « Mon cher lion, voulez-vous bien m'offrir votre patte pour me couvrir la fustel ? »

CORNALINE. Rosalba a raison... c'est au lion à déclarer ses sentiments.

SÉRAPHIN, très-fortement. C'est vrai ! c'est

aussi vrai. Eh bien, s'il y a, je vais vous

offrir l'expression de mon amour !... Je me

vois me crêper, à Rosalba, en vous disant.

Le roi des forêts est fou de vos appas !... fou

hier !... Voulez-vous d'un cœur de lion ?

prenez ! Voulez-vous habiter ma caverne, rue

Hauteville, 187, entrez !... Je demande votre

main et je tombe à vos pieds, comme dans la

Belle et la Bête !

CORNALINE. A la bonne heure !

SÉRAPHIN.

Après de Deux lions répète.

Pris de vous, ma belle, ah ! comme mon cœur bat !

ROSALBA et CORNALINE.

Cœur de lion, c'est vous le lion, c'est vous le lion.

SÉRAPHIN.

J'ai touché son cœur,

Ah ! d'argent je rugis.

ROSALBA et CORNALINE.

Devant tout de l'argent,

De l'argent je rugis !

SÉRAPHIN.

O bonheur suprême !

Rendez ce bon jour,

Au lieu qui s'offre,

Amour pour amour.

ENSEMBLE.

Ah ! oui ! (Rit) quel cœur d'argent !

Ah ! oui ! (Rit) quel cœur d'argent !

SÉRAPHIN.

Jouez à mon dernier moment,

O ma lionne

Beauté et bonjour,

Je fais serment

D'être constant !

ROSALBA, les tendant la main.

Bonne !

SÉRAPHIN, la prenant.

Tendrez !

Ardez !

ROSALBA.

Évitez !

SÉRAPHIN.

Chère épouse !

* Cornaline, Rosalba, Séréphin.

ROSALBA.

Cher ami !

(A part.)

Je le tiens...

SÉRAPHIN.

Deux lires !

(Il baise la main de Rosalba.)

CORNALINE, très contemplative.

Ah ! le joli tableau vivant !

ROSALBA.

Avez-vous ?

SÉRAPHIN.

Non !

C'est si bon !

REPRISE ENSEMBLE.

SÉRAPHIN.

Puis de toi, ma belle, ah ! comme cela court hat !

ROSALBA.

Comme elle court, etc.

CORNALINE, d'un ton solennel. Rosalba, ta main ! (A Séraphin.) Vous, jeune homme, cachez-moi la vôtre.

SÉRAPHIN. La voici !

CORNALINE. Vous êtes unis devant les hommes ! (A Rosalba.) Commande ta robe du moment. (A Séraphin.) Et vous, faites venir vos papiers.

SÉRAPHIN. Ah ! je suis en comble ! Mais non, je ne puis vous parler un peu de ma position... de ma fortune ?

ROSALBA. Oh ! non, non ! pas de ces détails vulgaires !

SÉRAPHIN. J'aurais voulu, cependant...

ROSALBA. Non, à moi ça vous ne déplaît pas ce que je possède moi-même ?

SÉRAPHIN. Fi donc !... Je ne veux rien savoir !

CORNALINE. Vous avez raison... "" ne sachez rien... il y aura... ce qu'il y aura... Mais Rosalba doit avoir besoin de se remettre de cette course épuisante. Je vous l'embête !

SÉRAPHIN. Pas pour longtemps ?

ROSALBA. Non ! "" (Lui soufflant un baiser.) Adieu !

SÉRAPHIN, en retrouvant deux. A revoir !

CORNALINE, entraînant Rosalba. Nous le tenons.

SÉRAPHIN. La lionne est pincée !

ROSALBA. Le lion est en cage ! (Elles sortent toutes deux par la gauche.)

SÉRAPHIN. O fortune ! vol de tes coups !

Le fait est que c'est un vrai coup de fortune pour moi !

SÉRAPHIN, en fond, à Jolibois. "" Vous savez bien dire, je ne veux pas vous croire !

SÉRAPHIN, allant à lui. Ah ! bonjour Adhémar, priez-moi donc vingt francs, j'ai oublié mon porte-monnaie.

ADHÉMAR. Toujours la même étourderie !... Voici un louis, mon cher.

SÉRAPHIN. Merci, je vais voir ce que fait la tête et je reviens. (Il sort.)

SCÈNE VII.

JOLIBOIS, ADHÉMAR. ""

JOLIBOIS. Voyons, mon cher marquis, écoutez-moi.

ADHÉMAR. Non !

JOLIBOIS. Mais si je pourrais ce que j'avance ?

"" Rosalba, Cornaline, Séraphin.

"" Cornaline, Rosalba, Séraphin.

"" Rosalba, Cornaline, Séraphin.

"" Cornaline, Rosalba, Séraphin.

"" Jolibois, Adhémar, Séraphin.

"" Jolibois, Adhémar.

ADHÉMAR. Imbête, vous dirai-je ! et s'il faut être franc, sachez ! si je ne conviens pas d'entendre parler aussi légèrement d'une femme qui est aux trois quarts marquée de la fièvre-Agué !

JOLIBOIS. Mais c'est pour empêcher qu'elle ne devienne tout à fait, que mon amitié insiste.

ADHÉMAR. Asses !... votre amitié m'agace !

JOLIBOIS. Mais vous allez faire la dernière des folies !

ADHÉMAR. Je vais faire mon bonheur ! J'alloir cette femme, j'en suis sûr !... et j'épouserai.

JOLIBOIS. Vous ne songez donc pas à votre famille, à votre oncle qui vous déshonorerait ?

ADHÉMAR. Que m'importe !... un vil intérêt ne te séparera pas de cet ange, et s'il n'en est plus permis de l'espérer... oh bien ! son talent l'enrichira !

JOLIBOIS. Son talent ? (Il rit.) Ah ! ah ! ah ! Mais, mon cher marquis, où vous croyez-vous donc ici ?

ADHÉMAR. Mais au milieu de femmes élégantes, passées au blanc de perle, créboulées d'esprit...

JOLIBOIS. Oui, et de dettes...

ADHÉMAR. Ah ! Jolibois !... cette société n'est-elle pas des plus choisies ?

JOLIBOIS. Oh ! ob !

ADHÉMAR. Ne sommes-nous pas dans le monde le plus comble ?

JOLIBOIS. Pour garçons !... Comment diable vous faire comprendre ?... Tenez... aimez-vous les cravattes ?

ADHÉMAR. Les cravattes ?... Mais oui, j'aime assez ce hors-d'œuvre.

JOLIBOIS. Eh bien ! entrez chez un marchand de comestibles ; vous voyez à l'étalage de sauprés-cravattes roses, fraîches, appétissantes, et vous en demandez le prix. — Un valet répond : Huit francs la livre, par exemple. — Dans un coin plus sombre de la boutique, vous en apercevez d'autres non moins roses, non moins appétissantes, et vous demandez combien ? On vous répond : Quatre francs. — Cette différence de prix vous étonne. — Alors le marchand en seilt une délicatement par la barbe... il la souille à la bête de son doigt de votre odorat, et vous vous écoutez : Je ne sais pas... mais il me semble que le parfum pourrait être plus exquis !... La raison, la voilà : c'est que les uns offrent aux amateurs toute la saveur du jour, toute la primeur du matin, et que les autres ne peuvent offrir, hélas ! que le parfum de la veille ou de l'avant-veille !... Vous êtes, mon cher marquis, au milieu des cravattes à quatre francs !

ADHÉMAR. Je ne sais pas tout à fait...

JOLIBOIS. Ici, on vit au jour le jour, sans s'inquiéter d'où l'en vient ni où l'on va... les actes du mariage sont supprimés, les biographies interdites. Les femmes de ce monde mènent une existence émaillée de billets de spectacle et de billets à ordre... Ces fleurs charmentement naissent dans une maison, s'épanouissent en calèche, s'effeuillent en amplexus, et meurent à pied. Aujourd'hui, elles brillent dans une robe de velours grecque d'un cachemire indien !... demain elles se cachent sous une robe d'indienne qui se cache sous un turban râpé. A vingt ans, elles ont cherché, valet de pied, femmes de chambre, et caetera ; à trente, c'est leur portière qui fait leur ménage, en attendant qu'elles laissent celui des autres. Chez elles, tout est clinquant, feu tréant, frotail, tout est bousille et contrebasse. Enfin, mon cher marquis, vous êtes ici dans ce qu'on appelle le monde-camelotte.

ADHÉMAR. Le monde-camelotte !... Ah ! ça, mais moi très-cher, pourquoi vous y trouvez-vous, dans ce monde ?

JOLIBOIS. Pour m'amuser... Je le fréquente, mais je ne l'épouse pas !... Je me soucie fort peu de rencontrer un beau jour, dans ma cuisine ou dans mon fruitier, le frère ou la sœur de ma femme... Vous vous êtes laissé prendre aux apparences, au-dessus du panier... je vous montre le dessous... s'il vous tenait encore, bon appétit !

ADHÉMAR, d'un ton bref. Et moi, je vous prie de faire à l'avenir, entre mademoiselle Duval et votre monde, la différence qu'on fait entre l'or et le charbon... vous m'avez entendu ? (Il se s'assoit à droite.)

JOLIBOIS. Ah ! ma foi, puisque vous ne voulez rien comprendre à demi-mot, je vous envoie une bordée en pleine poitrine. Apprenez-donc que mademoiselle Cornaline, à qui l'Amérique offre des millions, pour tout bonnement les accessoires... les bouts de rôles ou les défillements-Comiques.

ADHÉMAR, se levant. Allons donc ! Elle a signé avec le Théâtre-Français, j'ai vu l'engagement.

JOLIBOIS. Il est faux ! Elle vous trompe, vous dirai-je. — Tenez, voici le *Cadet-Roussel*, journal de théâtre qui va vous édifier. (Il lui donne le journal.) Mademoiselle Cornaline s'obstine à étaler sa nudité devant les Titus du boulevard de Temple... — Dans son rôle de la jeune sauvage, elle a contracté à nous cacher son talent ; mais elle nous a montré ses jambes, auxquelles nous adressons nos compliments à la plus sincères.

ADHÉMAR, lisant le journal. Elle m'a surpris !... Aux défillements l'allo qu'il des routes... car elle m'a montré tout à l'heure des contrails de routes provenant de l'héritage de sa tante.

JOLIBOIS. Des contrails ? vous les avez vus ?

ADHÉMAR. Je les ai entendus.

JOLIBOIS. Qui viennent de chez sa tante ?

ADHÉMAR. Oui.

JOLIBOIS, lui montrant des papiers. Comme ça, c'est, n'est-ce pas ?

ADHÉMAR. En effet !

JOLIBOIS. Mais ce sont des reconnaissances du mont-de-piété... J'ai racheté celles-ci pour vos contraventions.

ADHÉMAR. Le mont-de-piété !

JOLIBOIS. Elle disait vrai... c'est sa tante !

ADHÉMAR. Confiez-moi ces reconnaissances, je vous en serai reconnaissant.

JOLIBOIS. Les lui donnerai. Très-volontiers, et quant à cette grande passion qu'elle dit éprouver pour vous...

ADHÉMAR. Oh ! ne touchez pas à cette corde. — Je suis son premier amour, elle me l'a juré !

JOLIBOIS. Alors, c'est qu'elle en était deux à son service.

ADHÉMAR. Comment cela ?

JOLIBOIS. Lisez ce billet, que j'ai, dans votre intérêt, intercepté tout à l'heure à un Américain.

ADHÉMAR, lisant l'adresse. « A monsieur Loulou, corset à pignon aux Défillements-Comiques, » (A lui-même.) Monsieur Loulou ! (Haut.) Voyons ! "" (Il en rompre le cachet et s'arrête tout à coup.) Rompez ce cachet... non ! ce serait une catastrophe !

JOLIBOIS. Mais vous êtes son futurier !

ADHÉMAR. An fait, vous avez raison ! (Il meurt.)

"" Jolibois, Adhémar.

"" Adhémar, Jolibois.

"" Jolibois, Adhémar.

jeu.) Non, non, ça ne se fait pas, ce serait d'un va-nu-pied!

JOLIBOIS. Quel enfantillage! Brisez donc!

ADÉMAR. Brisons là. — Ou vient, je l'entends! C'est-elle! elle approche!... Laissez-vous! partez!

JOLIBOIS. Soyez fort!

CORNÉLIE. Entrez, Jolibois ici!

JOLIBOIS. Arrivez-donc, belle dame... ce cher marquis brûle de vous parler de son amour! (Il sort en riant.)

SCÈNE VIII.

CORNÉLIE, ADÉMAR**

(Adémar aperçoit le théâtre dans tous les sens, avec une grande agitation.)

CORNÉLIE. Qu'avez-vous donc, mon ami, à arpenter ainsi? (Adémar s'arrête et la regarde fixement.) Vous me faites, maintenant?

ADÉMAR. Il ne s'agit, maintenant, ni d'un toiseur, ni d'un arpenteur... mais d'un verificateur.

CORNÉLIE. Quelle nigreur!

ADÉMAR. Cornélie, vous êtes, êtes-vous, une grande comédienne!

CORNÉLIE. On a eu la bonté de me le dire quelques fois.

ADÉMAR, tirant le journal de sa poche. Cadet Roussel est bon enfant; mais il n'est pas de cet avis-là... sur vos talents dramatiques... par compensation, il parle avec beaucoup d'éloges de vos mollets.

CORNÉLIE, à part. Ciel!

ADÉMAR. Tenez, voyez vous-même!

CORNÉLIE, prenant le journal et le regardant. Quel... m'étonne!... Eh bien! qu'y a-t-il là-dessus qui vous choque si fort?

ADÉMAR. Mais vous n'avez dit que vous n'avez débâté à la Comédie-Française... Et vous jouez...

CORNÉLIE. Aux Muses... C'est vrai, j'ai commencé à paraître sur ce petit théâtre, pour obliger le directeur, d'abord, puis pour ne pas perdre l'habitude du scène, en attendant mes débuts aux Français... Ou est le mal?

ADÉMAR. Mais il paraît que vous jouez en sautoir, madame... un sautoir?

CORNÉLIE. Oui, monsieur, mais avec un martinet.

ADÉMAR, rassuré. Ah!

CORNÉLIE. Comme je rendais un service, j'ai trouvé du bon goût de moi taire; mais du moment que je n'ai plus votre confiance, monsieur le marquis... N'oubliez pas bien...

ADÉMAR, vivement. En ne dis pas cela... j'ai tort, peut-être... mais j'ai dû être surpris...

CORNÉLIE. Est-ce tout?

ADÉMAR. Oui... non!... vous m'avez parlé de certains contrats de rentes...

CORNÉLIE. Eh bien?

ADÉMAR, montrant les reconnaissances du mont-de-piété. Sont-ils semblables à ceux-ci?

CORNÉLIE, avec dégoût. Ah! je vous croyais grand, monsieur le marquis... mais vous êtes petit!

ADÉMAR. Madame, il ne s'agit pas de ma taille, mais de votre sincérité. Pour m'importe votre plus ou moins de fortune, mais je ne veux pas qu'on se glose de moi!

CORNÉLIE. Eh! quoi, vous ne comprenez pas qu'il en coûte à une femme d'évoquer qu'elle a ou des hauts et des bas... des bas, surtout...

ADÉMAR. Madame, il ne s'agit pas de ma taille, mais de votre sincérité. Pour m'importe votre plus ou moins de fortune, mais je ne veux pas qu'on se glose de moi!

CORNÉLIE. Eh! quoi, vous ne comprenez pas qu'il en coûte à une femme d'évoquer qu'elle a ou des hauts et des bas... des bas, surtout...

ADÉMAR. Madame, il ne s'agit pas de ma taille, mais de votre sincérité. Pour m'importe votre plus ou moins de fortune, mais je ne veux pas qu'on se glose de moi!

CORNÉLIE. Eh! quoi, vous ne comprenez pas qu'il en coûte à une femme d'évoquer qu'elle a ou des hauts et des bas... des bas, surtout...

ADÉMAR. Madame, il ne s'agit pas de ma taille, mais de votre sincérité. Pour m'importe votre plus ou moins de fortune, mais je ne veux pas qu'on se glose de moi!

CORNÉLIE. Eh! quoi, vous ne comprenez pas qu'il en coûte à une femme d'évoquer qu'elle a ou des hauts et des bas... des bas, surtout...

ADÉMAR. Madame, il ne s'agit pas de ma taille, mais de votre sincérité. Pour m'importe votre plus ou moins de fortune, mais je ne veux pas qu'on se glose de moi!

CORNÉLIE. Eh! quoi, vous ne comprenez pas qu'il en coûte à une femme d'évoquer qu'elle a ou des hauts et des bas... des bas, surtout...

ADÉMAR. Madame, il ne s'agit pas de ma taille, mais de votre sincérité. Pour m'importe votre plus ou moins de fortune, mais je ne veux pas qu'on se glose de moi!

CORNÉLIE. Eh! quoi, vous ne comprenez pas qu'il en coûte à une femme d'évoquer qu'elle a ou des hauts et des bas... des bas, surtout...

ADÉMAR. Madame, il ne s'agit pas de ma taille, mais de votre sincérité. Pour m'importe votre plus ou moins de fortune, mais je ne veux pas qu'on se glose de moi!

CORNÉLIE. Eh! quoi, vous ne comprenez pas qu'il en coûte à une femme d'évoquer qu'elle a ou des hauts et des bas... des bas, surtout...

ADÉMAR. Je ne dis pas... mais...

CORNÉLIE. Eh bien, oui, monsieur; j'ai répondu pour une amie, la baronne de Folkebour, dont l'honnêteté d'affaires avait fait un pont, on lui enlevait trente-six mille francs.

ADÉMAR. Non, non, j'ai pu le dire, quand sa femme fut volée, je n'ai pas honte, j'ai mis quelques billets en gage pour la sauver... Voilà mon histoire! Mais du moment que je n'ai plus votre confiance, monsieur le marquis... n'oubliez pas plus loin.

ADÉMAR. Ah! Cornélie, perliou!... Ah! Cornélie! je suis un bûcher, ou grossier, j'ai eu tort!

CORNÉLIE. Est-ce tout?

ADÉMAR. Oui... non!... cette lettre...

CORNÉLIE. Quelle lettre?

ADÉMAR, la montrant. A monsieur Loulou, l'ortet à pension!

CORNÉLIE, à part. Ah! (Haut.) Eh bien! quel est ce singulier cette lettre? de qui est-elle?

ADÉMAR. De vous.

CORNÉLIE. De moi?... ce serait curieux!

ADÉMAR. Je ne l'ai pas déchirée; mais j'ai dû la déchirer.

CORNÉLIE. Ce qu'elle contient?... Eh bien! lisez-la cette lettre.

ADÉMAR. Vous permettez?

CORNÉLIE. Mieux que ça, je l'exige... Puisque vous tenez à me donner la preuve d'une infidélité aussi mesquine, ouvrez!

ADÉMAR, même jeu. Oh! merci!

CORNÉLIE, l'arrêtant. Comment! vous n'avez l'ouvert?

ADÉMAR. Mais puisque vous m'y autorisez?

CORNÉLIE. Mais je vous dis de la lire, à un que vous ne la lisez pas.

ADÉMAR. Mais moi, je veux la lire, parce que vous ne la voulez pas.

CORNÉLIE. Ah! c'est comme ça!

ADÉMAR. C'est comme ça!

CORNÉLIE. Eh bien! je vous défends d'ouvrir cette lettre.

ADÉMAR. Elle veut lui arracher la lettre qui tombe à terre, Cornélie met la pied dessus.

ADÉMAR. Levez le pied, madame!

CORNÉLIE. Jamais!

ADÉMAR. Levez le pied, ou je me porte à vos violences!

CORNÉLIE. Je vous en défie! (Adémar lui marche sur le pied et s'empare de la lettre.) Ah! c'est en plus d'une femme! gong!

ADÉMAR. La passion justifie tout!... Et puis, ça se fait. (Cornélie se rassure accablée, si lui.) Cher Loulou... (A part.) Cher Loulou! (Il poursuit.) Notre amour croque de tous les côtés... nos projets étaient des bêtises qui ne pouvaient nous mener qu'à une débine atroce. J'ai trouvé un jeune cinquième talon qui m'épousait... (S'interrompt.) Un jeune cantaleu! c'est moi! (Continuant.)

ADÉMAR. Loulou! fait-tu un raisin. Si j'étais une messieurs, j'en tiens un fer ch... pitre. Celle qui te plante la poutre en fer, Cornélie... (Il tombe dans un fauteuil en sanglotant. Cornélie lui répond par des gémissements.)

CORNÉLIE, se levant et n'ayant s'agenouiller devant Adémar. Tu m'en veux, n'est-ce pas?

ADÉMAR. Ah! oui!

CORNÉLIE. Tu as tort... si tu savais comme je t'aime!

ADÉMAR. Mais lui? le cornet?

CORNÉLIE. Je ne te connais pas encore... et puisque je l'abandonne pour toi, c'est que je te préfère à lui!

ADÉMAR. C'est vrai; mais vous l'avez aimé, ce cornet!

CORNÉLIE. Non, parole!... je le lui ai fait croire, vous l'avez... il voulait se jeter dans le canal, et j'ai eu l'air de l'écouter pour lui sauver la vie... C'est quelque chose, va, que de sauver un homme!

ADÉMAR. Oui, c'est une belle action... mais vous m'avez appelé cantaleu.

CORNÉLIE. Moi?... non!

ADÉMAR, montrant la lettre. Si finit, il y a cantaleu.

CORNÉLIE. Ah! j'ai voulu mettre Andalous.

ADÉMAR. Pourquoi?

CORNÉLIE. Parce que je t'aime comme un Espagnol!... je t'aime trop!... je te vois bien... et ta m'a brisé le cœur. Tu m'as marché sur le corps!

ADÉMAR. Ah! oui, je suis un misérable! Cornélie, pardonne-moi! Cornélie!

CORNÉLIE. Tu me l'as aimé donc?

ADÉMAR. Oui, j'ai l'adore cent fois plus!

CORNÉLIE. Alors, mariions-nous bien vite.

ADÉMAR. Oui, et nous ferons ensuite ce monde jaloux!

CORNÉLIE. Nous irons vivre dans notre château de la Roche-Aigue.

ADÉMAR. En passant par la Normandie, pour recevoir la bénédiction de ta mère et respectable mère... (Cornélie)

CORNÉLIE. Adémar!...

ADÉMAR. Dites moi bien.

CORNÉLIE. Sur ton cœur! (Il s'embrassent.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, M^{me} SAINT-BERNARD, ROSALBA, CORNÉLIE, SÉRAPHIN, LE DUC, CONVIVÉS DES DEUX SALLES, puis M^{me} DERECHANCE.

CHOEUR.

Aie! Sous les habits de la folie. (Mousquetaires de la Reine.)

A table, en repas nos convies,

Un gai festin;

En banquet chez nous habile

Le badame!

Mourons-nous de temps que nous pressons,

Et chaque jour,

A table chantons dans l'ivresse

Le vin, l'amour!

JOLIBOIS, bas à Adémar. Eh bien! cette explication?...

ADÉMAR, de même. Vous redoutez, mon cher, je l'opose plus que jamais.

JOLIBOIS. Ah bah!

CORNÉLIE, bas à Jolibois. Vous êtes tout bon; pour l'inter avec Ninl, il faut le lever de meilleure heure!

JOLIBOIS, à part. Ah! c'est comme cela. Eh bien! il a tant les coups de poing de la fin. (Il sort.)

LE DUC, à M^{me} Saint-Bernard. Permettez-moi, chère dame, de vous présenter deux nouveaux convives... (Designant un individu.)

C'est le noble Jeannot, d'abord, le seigneur Bernand Corvatois; en français, Fernand Corbis.

M^{me} SAINT-BERNARD, se levant. Enchanté, monsieur, d'avoir l'honneur...

LE DUC. Il ne sait pas un mot de notre langue.

M^{me} SAINT-BERNARD, au Jeannot. Du moment que vous ne savez pas ce que je dis, il est inutile d'en dire davantage.

* Cornélie, Jolibois, Adémar.

** Cornélie, Adémar.

*** Adémar, Cornélie.

* Cornélie, Adémar.

arrêta, vint. Ah! ah! ah! c'est logi- que... il n'a rien à répondre à cela.

LEUC, présentant son outre coraire. Monsieur Van Crucen, baton hollandais, (On m'a dit.) Ne lui parlez pas, il est sourd. (On se retire.)

SÉRAPHIN, arrivant du fond. Ah! moi cher Adhémar, je viens d'acheter à la bourse, pour notre compte commun, cinq mille, dont dix...

ADHÉMAR. Très-bien très-bien!

SÉRAPHIN. Je crois à la hausse, pour demain nous aurons huit cents quinze cents francs.

ADHÉMAR. Vous voulez dire nous perdons?

SÉRAPHIN. Non... vous... peu importe; c'est toujours la même chose.

ADHÉMAR. Je vous trouve singulier!... J'aime mieux que vous parliez au pluriel!

SÉRAPHIN. Mais la hausse est certaine, j'ai vu tant de garçons de bureau du ministère.

FRANÇOIS, annonçant. Madame est servie.

M^{me} SAINT-BERNARD. Tout le monde est-il servi? Je ne vois pas madame Durechance.

FRANÇOIS. Elle monte l'escalier.

SÉRAPHIN, à part. Que discutais-je? Ammonde toi! Sac à pape!

FRANÇOIS, au fond. La voici!

SÉRAPHIN, bas à Rosalie. Je vous rejoins... je vais payer ma voiture. (Il entre dans la chambre à gauche.)

M^{me} SAINT-BERNARD, à M^{me} Durechance qui vient en grande toilette. Arrivez donc, ma dame! arrivez donc, madame Durechance!

M^{me} DURECHANCE, se levant. Oh! mille pardons, si je ne suis pas venue! (Elle semble chercher Séréphin parmi les couvres.)

M^{me} SAINT-BERNARD. Allons, à table!

REPRÉSENTATION DU CHOEUR.

(Tout le monde entre à droite. Leuc se offre son bras à Cornaline.)

SCÈNE X.

SÉRAPHIN, puis FRANÇOIS, puis M^{me} DURECHANCE.

SÉRAPHIN, entrant en scène lorsque tout le monde est sorti. Je l'ai échappé belle! Ammonde ici... mais ce n'est pas une femme que je créai...

...c'est une chemise con- venablement suspendue au-dessus de ma tête... la chemise de Damocles!... Il faut me réchauffer adroitement. (Il se met à une table et écrit.)

...à l'âme de ma vie!... je l'attends... au chemin de fer de Lyon. (Portant) Il n'y a pas de laissez, ça lui donnera confiance.

...à la Su! j'ai manqué notre dernier rendez-vous, c'est que je pourrais au coup de bourse qui m'a fait gagner trois cent mille et francs... Oui, chère Naïde, je suis riche et je pourrais fuir les tentations de la bourse, à pour ne pas tout repenser, je pars, ce soir même, pour l'Italie, par le convoi de six heures trois quarts!... Partir sans un, trois heures trois quarts!... ça serait impossible! Sans se de mon dîner, ça serait impossible! Sans se de mon dîner, ça serait impossible! Sans se de mon dîner, ça serait impossible!

...à la Su! j'ai manqué notre dernier rendez-vous, c'est que je pourrais au coup de bourse qui m'a fait gagner trois cent mille et francs... Oui, chère Naïde, je suis riche et je pourrais fuir les tentations de la bourse, à pour ne pas tout repenser, je pars, ce soir même, pour l'Italie, par le convoi de six heures trois quarts!... Partir sans un, trois heures trois quarts!... ça serait impossible! Sans se de mon dîner, ça serait impossible! Sans se de mon dîner, ça serait impossible!

...à la Su! j'ai manqué notre dernier rendez-vous, c'est que je pourrais au coup de bourse qui m'a fait gagner trois cent mille et francs... Oui, chère Naïde, je suis riche et je pourrais fuir les tentations de la bourse, à pour ne pas tout repenser, je pars, ce soir même, pour l'Italie, par le convoi de six heures trois quarts!... Partir sans un, trois heures trois quarts!... ça serait impossible! Sans se de mon dîner, ça serait impossible! Sans se de mon dîner, ça serait impossible!

...à la Su! j'ai manqué notre dernier rendez-vous, c'est que je pourrais au coup de bourse qui m'a fait gagner trois cent mille et francs... Oui, chère Naïde, je suis riche et je pourrais fuir les tentations de la bourse, à pour ne pas tout repenser, je pars, ce soir même, pour l'Italie, par le convoi de six heures trois quarts!... Partir sans un, trois heures trois quarts!... ça serait impossible! Sans se de mon dîner, ça serait impossible! Sans se de mon dîner, ça serait impossible!

...à la Su! j'ai manqué notre dernier rendez-vous, c'est que je pourrais au coup de bourse qui m'a fait gagner trois cent mille et francs... Oui, chère Naïde, je suis riche et je pourrais fuir les tentations de la bourse, à pour ne pas tout repenser, je pars, ce soir même, pour l'Italie, par le convoi de six heures trois quarts!... Partir sans un, trois heures trois quarts!... ça serait impossible! Sans se de mon dîner, ça serait impossible! Sans se de mon dîner, ça serait impossible!

...à la Su! j'ai manqué notre dernier rendez-vous, c'est que je pourrais au coup de bourse qui m'a fait gagner trois cent mille et francs... Oui, chère Naïde, je suis riche et je pourrais fuir les tentations de la bourse, à pour ne pas tout repenser, je pars, ce soir même, pour l'Italie, par le convoi de six heures trois quarts!... Partir sans un, trois heures trois quarts!... ça serait impossible! Sans se de mon dîner, ça serait impossible! Sans se de mon dîner, ça serait impossible!

...à la Su! j'ai manqué notre dernier rendez-vous, c'est que je pourrais au coup de bourse qui m'a fait gagner trois cent mille et francs... Oui, chère Naïde, je suis riche et je pourrais fuir les tentations de la bourse, à pour ne pas tout repenser, je pars, ce soir même, pour l'Italie, par le convoi de six heures trois quarts!... Partir sans un, trois heures trois quarts!... ça serait impossible! Sans se de mon dîner, ça serait impossible! Sans se de mon dîner, ça serait impossible!

...à la Su! j'ai manqué notre dernier rendez-vous, c'est que je pourrais au coup de bourse qui m'a fait gagner trois cent mille et francs... Oui, chère Naïde, je suis riche et je pourrais fuir les tentations de la bourse, à pour ne pas tout repenser, je pars, ce soir même, pour l'Italie, par le convoi de six heures trois quarts!... Partir sans un, trois heures trois quarts!... ça serait impossible! Sans se de mon dîner, ça serait impossible! Sans se de mon dîner, ça serait impossible!

...à la Su! j'ai manqué notre dernier rendez-vous, c'est que je pourrais au coup de bourse qui m'a fait gagner trois cent mille et francs... Oui, chère Naïde, je suis riche et je pourrais fuir les tentations de la bourse, à pour ne pas tout repenser, je pars, ce soir même, pour l'Italie, par le convoi de six heures trois quarts!... Partir sans un, trois heures trois quarts!... ça serait impossible! Sans se de mon dîner, ça serait impossible! Sans se de mon dîner, ça serait impossible!

...à la Su! j'ai manqué notre dernier rendez-vous, c'est que je pourrais au coup de bourse qui m'a fait gagner trois cent mille et francs... Oui, chère Naïde, je suis riche et je pourrais fuir les tentations de la bourse, à pour ne pas tout repenser, je pars, ce soir même, pour l'Italie, par le convoi de six heures trois quarts!... Partir sans un, trois heures trois quarts!... ça serait impossible! Sans se de mon dîner, ça serait impossible! Sans se de mon dîner, ça serait impossible!

...à la Su! j'ai manqué notre dernier rendez-vous, c'est que je pourrais au coup de bourse qui m'a fait gagner trois cent mille et francs... Oui, chère Naïde, je suis riche et je pourrais fuir les tentations de la bourse, à pour ne pas tout repenser, je pars, ce soir même, pour l'Italie, par le convoi de six heures trois quarts!... Partir sans un, trois heures trois quarts!... ça serait impossible! Sans se de mon dîner, ça serait impossible! Sans se de mon dîner, ça serait impossible!

FRANÇOIS. Je connais.

SÉRAPHIN. Tu diras que c'est un commis-sionnaire très-croûte qui vient de l'apporter... Tiens, voilà quarante sous pour la peine; va vite.

FRANÇOIS. Ça suffit! (Il entre à droite.)

SÉRAPHIN. Morda t'ello l'hamson?... voyons! (Il regarde avec précaution dans la salle à manger, dont il ouvre la porte.)

...elle remet sa lettre, elle la lit... elle rougit... elle pâlit... elle recroque... elle quitte la table... elle arrive... esquivons-nous! (Il entre à gauche.)

M^{me} DURECHANCE. Est-ce possible! (Elle met son chapeau.) Et moi qui la soupçonnais!... Ah! c'est bien, ce qu'il lui a... cher Narcisse!... Voir, avec lui, le ciel de l'Italie!... Venez la belle!... Aller en gondole, passer sous le pont des Soupers, voir le palais des doges, et manger du macaroni... ah! qu'elle se félicite!... Je ne crois plus dans ce pays de la mélodie. (On entend raser une assiette.) Vite! courons faire ma malle.

FRANÇOIS, entrant à part. La crime au chocolat est servie...

M^{me} DURECHANCE. Ah! François, vite, une voiture, un mylord!

FRANÇOIS. Il y a une station en bas, ma-dame.

M^{me} DURECHANCE. Ah! tant mieux! Ma foi! je peux bien me payer un mylord, puisque je vais être riche comme une mylady. (Elle sort. François la suit vivement.)

SÉRAPHIN, reprenant quand elle est partie. Bon voyage! elle decoupe!... l'ai le temps de dîner... Pauvre Naïde!... vras, l'air des remords, si je n'avais pas autant d'appétit. (Il entre dans la salle à manger.)

SCÈNE XI.

FRANÇOIS, LA MÈRE MELON.*

MÈRE MELON, à François au fond. Puisque je te dis, mon fils, que c'est monsieur Jolibois qui m'a dit de venir tout de suite ici, chez madame Saint-Bernard.

FRANÇOIS. Mais madame Saint-Bernard ne peut pas vous recevoir... Elle a du monde.

MÈRE MELON, entrant. Ne t'enlève pas, mon garçon, et laisse la maîtresse ou qu'elle est... mais va dire dans le tuyau à M. Jolibois que la personne qu'il a fait contremaître est venue.

FRANÇOIS. C'est bien; j'y vais. (À part.) Brûle du voile!

MÈRE MELON. J'en suis encore épuisée!... ce brave monsieur m'a fait savoir que ma Litine me donnait rendez-vous ici, et que mon gendre voulait absolument faire ma connaissance... Ma fille marquée!... rien que ça! avec une hôte et des chevaux!... Aussi elle m'a tenu parole, on n'avait vu un amour d'homme... il est là qu'il pleure à la porte... Ah! je suis au somnol de mes dé-sirs!

SCÈNE XII.

LA MÈRE MELON, JOLIBOIS.**

JOLIBOIS. Ah! c'est vous, mère Melon?... Bien! très-bien!

MÈRE MELON. Vous m'avez dit que je venais au Liliou; ou qu'elle est?

JOLIBOIS. Elle va venir tout à l'heure.

* La mère Melon, François.

** La mère Melon, Jolibois.

MÈRE MELON.* C'est-y vous qu'êtes le no-taire?

JOLIBOIS. Non, pas précisément... je suis notaire du futur, je vous ai fait venir pour donner votre consentement à votre benédiction ma-ternelle aux jeunes époux.

MÈRE MELON. Ah! oui, que je les bénisse, ces amoureux!... Et mon gendre? est-il là?

JOLIBOIS. Oui, il brûle du désir de faire votre connaissance... mais entrez là, on insistait.

MÈRE MELON. Pourquoi faire?

JOLIBOIS. C'est nécessaire! on cause d'affaires d'intérêt, ce qui ne vous amuserait pas... Je vous prévenirai quand il sera convenable de vous présenter.

MÈRE MELON. Volontiers; mais ne me laissez pas mourir trop longtemps.

JOLIBOIS. C'est l'affaire de quelques minutes.

MÈRE MELON. Je vous attends, mon garçon. Dépêchez-vous! (Elle entre dans la chambre à gauche où Jolibois l'enferme.)

JOLIBOIS. Maintenant chère Saint-Bernard, nous verrons qui l'emportera!

SCÈNE XIII.

JOLIBOIS, LEUC, donnant le bras à COR-NALINE, SÉRAPHIN, ROSALBA, ADHÉ-MAR, ET TOUS LES CONVIVS. (Pendant le chœur. François a mis sur un guéridon, au milieu du théâtre, un plateau chargé de tasses.)

CHOEUR.

AUT.

Un repas très-confortable,

Ne fut jamais trop tôt.

C'est au sortir de la table,

Qu'on redouble de goût.

(On prend le café et les liqueurs.)

ROSALBA. Ce cher marquis en est encore pour ses six bouteilles de champagne.

ADHÉMAR, riant. C'est vrai, je perds tou-jours... ce cher duc propose des paris plus étranges les uns que les autres.

SÉRAPHIN, à Jolibois, tenant un petit verre d'eau-de-vie. Le fait est qu'il est de la force d'un commis voyageur.

JOLIBOIS, à Adhémar, prenant son café. Cela prouve, marquis, le candeur de votre ex-cuse... vous êtes facile à tromper... je vous l'ai toujours dit.

ADHÉMAR, s'échouant. Merci de l'observation.

M^{me} SAINT-BERNARD, un flacon à la main, à part. Les escarots-hes continuent. (Offrant de l'eau-de-vie à Adhémar.) Mon cher marquis?

ADHÉMAR. Non, merci!

M^{me} SAINT-BERNARD. La racine!...

ADHÉMAR. Allons!... va pour la racine.

M^{me} SAINT-BERNARD, lui présentant le bras, bas. Dépêchez-vous du dîner! Il on fait riche, fort aimable, et très-empresé...

ADHÉMAR. Mais oui, je m'en aperçois, sur-peu! (À Cornaline qui vient à lui.) Enfin, je vous possède... c'est horrible... Que vous diant donc ce gentilhomme hors d'âge.

CORNALINE. Des échos fort risibles et que je ne puis vous cacher... il m'offrait sa main et sa fortune.

ADHÉMAR. Et vous lui avez répondu?

CORNALINE. J'ai répondu, en vous mon-trant... Demandez à mon mari. (Elle s'éloigne et va causer avec Rosalba.)

ADHÉMAR, riant. Ah! ah! ah! pas fait! Dé-

* Jolibois, la mère Melon.

* Séréphin, François.

licieux ! *(A Jolibois qu'il prend à l'écart.)* Dites donc, mon cher bon... vous qui méditez de ma future... savez-vous ce que cet ange vient de rebaser pour moi ?

JOLIBOIS. Non, quel dioc ?

ADÉMAR. Une fortune immense et une couronne de duchesse, rien que ça !

JOLIBOIS. En vérité ?

ADÉMAR. Monsieur le doc pour vous le dire.

JOLIBOIS. Qui ça ? Monsieur le duc ?

ADÉMAR. Oui, le duc de... chose... je ne sais pas son nom.

JOLIBOIS, riant. Ah ! ah ! ah ! mais, tenocent qui vous êtes, cet homme s'appelle Leduc, comme on s'appelle Leduc, ou Leduc ! il n'a pas le son et il n'est pas plus dur, que je en suis baveux... Il vit ici, à la condition de faire les honneurs de la table et de découper les rôtis en très-petites tranches... Duc camolotte ! *(Il le quitte en riant.)*

ADÉMAR. Comment ! j'aurais été dupé !

ADÉMAR. A une table de jeu à gauche, au fond. Cinq francs pour madame !

CORNÉLIE, venant prendre Adémar, qu'elle entraîne au fond. Qu'avez-vous donc à dire à ce Jolibois ? Vous êtes peu galant, ce soir ! *(Bruit dans la coulisse.)*

ADÉMAR, au dehors. Je vous dis que j'enferme, non d'un petit benhomme !

FRANÇOIS, au dehors. Je vous dis que vous n'entrez pas !

ADÉMAR, au dehors. Je vous dis que si !

FRANÇOIS. Je vous dis que non !

M^{me} SAINT-BERNAUD, allant au fond. Que signifie ce tapage ?

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, ANDOCHÉ gris, avec sa fontaine de marchand de coco sur le dos, FRANÇOIS.

ANDOCHÉ, entrant en bousculant François. Qu'est-ce que tu fais ? j'entends !

CORNÉLIE, à part. Ciel ! mon parrain !

M^{me} SAINT-BERNAUD. Quel est cet homme ?

ANDOCHÉ. Je demande madame Saint-Bernard.

M^{me} SAINT-BERNAUD. C'est moi... que me voulez-vous ?

ANDOCHÉ. Non, c'est pas vous... celle que je cherche, c'est une femme qui s'appelle ce homme. *(Après avoir vu Leduc.)* Eh ! tenez, la voilà !

LEDOC, à part. Mon marchand de coco... que la bonnette l'écuse !

ANDOCHÉ. Dites donc, hureuse, voilà trois fois que je viens chercher mes robinson que vous m'avez floué à la fin des Loges...

LEDOC. Je ne sais ce que vous voulez dire, non bravo homme. *(Bruit.)* Taisez-vous !

ANDOCHÉ. Comment ! que je me taise... quand vous m'avez floué... mon rictus ! Je prends toutes ces petites dames à témoin... *(A Cornélie.)* Je vous prends à témoin... Ah bah ! qu'est-ce que je vois ? Catherine Melon, ma filleule !

TOUT. Sa filleule !

JOLIBOIS, à part. C'est le ciel qui me l'envoie !

ANDOCHÉ. Comment, Bichette, on ne dit rien à son parrain ?

ADÉMAR, à Cornélie. Quel est cet homme ?

CORNÉLIE. Je ne sais... je ne le connais pas...

ANDOCHÉ. Hein ?... tu ne reconnais pas celui qui t'a endoctriné ?

ADÉMAR. Allons, assez, laquais !

ANDOCHÉ. Qu'est-ce qu'il veut donc, ce petit jocke ?

ADÉMAR. Taisez-vous, drôle ! sotte explication. Oui, et allez caver votre vie ailleurs !

ANDOCHÉ. Mais c'est vous qu'êtes épris de vin, grand mannequin !

M^{me} SAINT-BERNAUD. Il est temps de finir ce scandale ; je vais leire jeter ce malotru à la porte.

ANDOCHÉ. Me jeter à la porte ! *(Brandissant son bâton.)* Le premier qui avance, je le fracasse ! A la fraîche ! qui veut boire ? Je vas vous leire voir ce que c'est que le père Andoché !

M^{me} MELON, dans la chambre de gauche et frappant à la porte. Hé ! père Andoché !... Qu'est-ce qu'à paré du père Andoché ? C'est-y vous qu'êtes là ?

CORNÉLIE, à part. Grand Dieu !... c'est moi !

M^{me} SAINT-BERNAUD, étonnée. Qu'est-ce que c'est que ça ?

JOLIBOIS. Je ne sais pas... attendez, je vais voir. *(Il va ouvrir, la mère Melon entre.)*

SCÈNE XV.

LES MÊMES, LA MÈRE MELON.

MÈRE MELON. Eh ! oui, c'est bien le père Andoché que j'entendais... Et ma fille !... ma Litto !... Ah ! la v'la là ! Est-elle gentille comme ça !

ADÉMAR, à part. Oh ! ah !

ROSALBA, à part. Quelle thiole !

CORNÉLIE, à part. Tout est perdu !

MÈRE MELON, à Cornélie. Et ton mari ?... que qu'il est ? que j'en emmène, mon pauvre !

JOLIBOIS, montrant Adémar. Le voici, madame !

MÈRE MELON, à Adémar. C'est vous ?... Eh bien ! tout mieux !... Je vous trouve tout coquet et tout mignon... Bichet-moi, monsieur le marquis ! *(Elle se jette sur lui.)*

ADÉMAR, se débarrassant. Sarpejou ! madame, c'est inutile !

MÈRE MELON. De quel on reponse sa belle-mère ?

ADÉMAR, à part. Pénah !... elle sent le poison !

CORNÉLIE. Je me trouve mal ! *(Elle tombe sur un fauteuil, Adémar se fait un mouvement vers elle, Jolibois le retient.)*

MÈRE MELON. Dieu ! ma fille qui s'évanouit ! *(Elle va vers elle.)*

ADÉMAR, qui a été chercher son chapeau, à Rosalba. Duna quel monde nous sommes levoyés ?

ROSALBA. En effet, je suis humiliée !

ADÉMAR. On ne peut décemment rester ici... partons ! Ah ! quel soulagement pour ce pauvre marquis !...

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, M^{me} DERECHANGE, paraissant sur les derniers mots de Séraphin.

M^{me} DERECHANGE, appuyant un soufflet à Séraphin. Et pour toi aussi ; tiens !

SÉRAPHIN. Corde de bœuf !... Aménade ! *(Il tombe dans un fauteuil.)*

M^{me} DERECHANGE. Ah ! tu m'envoies au chemin de fer de Lyon, polisson !

ROSALBA. Que signifie cette violence, madame ?

M^{me} DERECHANGE. Ah ! c'est donc vous qui vouliez me souffler mon coiffeur, madame !

ADÉMAR, frappant du pied. Aïol !

ADÉMAR. Un coiffeur !

ROSALBA. Un merlan !

M^{me} DERECHANGE. Mais j'ai des droits sur lui !

ROSALBA. Oh ! je les respecte... Reprenez votre pennon, ma dame !... Pouh !

M^{me} DERECHANGE. Ah ! mais dites donc, il ne faut pas tant faire la sacrée... un coiffeur sur Mère un modèle, peut-être !

CORNÉLIE, à part. Aïe !

ADÉMAR, se relevant. Un modèle !... Comment ! vous posez madame ?

M^{me} DERECHANGE. Non... c'est moi qui pose !

SÉRAPHIN. Alors nous posons tous la dent. *(Musique à l'orchestre.)*

ADÉMAR, à Jolibois. Mais que faire ?... L'abandonner, c'est la tuer !

JOLIBOIS. Ah ! c'est comme ça ! attendez !... Tout cela est à merveille, men cher marquis, mais vous n'avez apparemment que vos idées vous êtes ruinés, que vous me devez cinquante mille francs... si que votre oncle se voit plus attendre parler de vous... Or, comme je ne veux pas être votre dupe, je suis en riga, et vous allez me suivre en prison !

ADÉMAR. En prison !

CORNÉLIE, s'approchant avec dépit d'Adémar. Comment, monsieur, vous m'avez trompé ?

ADÉMAR. Moi ?

CORNÉLIE. Vous pratiquez la lettre de change !... Vous êtes ruinés !... et vous voulez m'épouser !

MÈRE MELON. Gâcher son avenir !

CORNÉLIE. P. monsieur ! Tout en temps entre nous !

ADÉMAR. Mais alors... c'était donc pour mon quibus ?...

CORNÉLIE. Pardine ! je ne me souviens pas d'avoir un panier percé !

ADÉMAR. Oh !

JOLIBOIS, à Cornélie, d'un air d'approbation. Vous êtes rouille, ma bonne... La fortune de marquis n'est pas plus compromise que si liberte. Pour lutter contre moi, il n'y a pas besoin de se lever de si bonne heure.

CORNÉLIE, avec mépris. Ah !... Vous n'êtes qu'un cuisinier !...

JOLIBOIS, à Adémar. Eh bien !...

ADÉMAR. Ah ! sarpejou ! mon ami, quel mariage camolotte j'allais faire !

CORNÉLIE. Oh ! les hommes !...

ADÉMAR. Oh ! les femmes !... Retournez en Bretagne !

CORNÉLIE. Retenons les Mabilles ! *(Saisissant Adémar.)* Mieux !...

ADÉMAR, allant. Madamet !...

ROSALBA. A Mabilles !...

CHOEUR FINAL.

Air : Révérences l'amour et les belles.

CORNÉLIE et ROSALBA.

Oui, partons pour le bel, vite le bel !

Ne songez désormais qu'à nous divertir !

C'est en lui que geignent l'âme et le vie,

A nous enlever l'avenir !

ADÉMAR.

Oui, partons vite le champ, active la folie !

Revenons à Paris, triste nouvelle !

Amour, déraison, je passe ma vie,

C'est avec lui que j'ai vécu !

JOLIBOIS.

Oui, partez vite le champ, et plus de folie, oh !

CHOEUR.

Oui, partez, etc.

FIN.